

APPROCHE TRADITIONNELLE DE LA SANTÉ

Analyse de la situation sanitaire de la wilaya du Guidimakha, Mauritanie



Centre de santé à Ould Yenge
© Doris Burtscher

Doris Burtscher
Ethnologue et Anthropologue Médicale

Barcelone, Octobre 2001

Données ethniques et culturelles

A. Données Démographiques

La population de la région Guidimakha est composée essentiellement de jeunes et de femmes. Les premiers représentent 57% de la population (moins de 15 ans). Quand à la proportion des femmes, elles est de 53%. La population se compose de trois ethnies différentes : les Soninkés, les Halpulaaren et les Maures. La population totale du Guidimakha répartie en hommes et femmes était de 163.156 habitants (infos DRPSS de Sélibaby) en 1988. Sa densité, de superficie de 10.300 km², était de 15,8 habitants au km². D'après les premiers résultats du recensement de l'an 2000 qui ne sont pas encore officiel la population totale compte 186.697 habitants, cela fait une densité de 18,1% habitants au km².

La wilaya de Guidimakha compte deux moughataa. La moughataa de Selibaby, abritant la capitale régionale et composée de onze communes, qui avec 116.983 habitants en 1988 a une densité de 18 habitants au km². La moughataa représente avec 71,1% de la population régionale 133.862 habitants. La moughataa de Ould Yengé occupe la partie nord-est de la région et compte sept communes, qui avec ses 46.173 habitants en 1988 a une densité de 6 habitants au km². A l'an 2000 le taux des habitant est monté à 52.835 et représente 28,3% de la population régionale. La population de toute la région représente 6% de la population nationale. Il s'agit d'une des régions de Mauritanie ayant la plus forte densité de population puisqu'on y compte environ 200.000 habitants répartis sur un territoire de 10.300 km², soit une densité de 20 habitants au kilomètre carré. Si les gros centres sont en majorité Soninkés, les villages peuls et maures sont plus nombreux.

La distribution de la population se compose suivante : les grandes implantations Soninkés sont situées à proximité de plaines alluviales du fleuve Sénégal ou de ses grands affluents tels que le Garfe, le Niorde et le Karakoro. Inversement, les implantations beaucoup plus petites et souvent semi-permanentes des pasteurs nomades peuls et arabes sont fonction des pâturages de la saison sèche et de la grande nécessité d'un approvisionnement en eau. Les lieux d'implantation sont plus dispersés et sont aussi fréquemment rattachés aux petits réseaux hydrographiques et aux interfluves qu'aux grandes vallées nécessaires aux agriculteurs implantés.

La plupart des villages compte moins de 1000 habitants du moins dans le département de Sélibaby. Les Soninkés surtout vivent en gros villages, quelque fois jusqu'à 4000 habitants. À partir des années 70, la sécheresse a obligé les populations, maures et halpulaaren, à se déplacer vers le Sud puis à s'installer près des points d'eau. Ce phénomène de sédentarisation s'est renforcé avec le développement des services sociaux, tels que les écoles et les postes de santé. Aujourd'hui la région est composée d'une majorité de petits villages et campements puisque 59% des localités ont moins de 300 habitants.

B. Ethnies et organisation sociale

Les principales ethnies du Guidimakha les Soninkés, Halpulaaren et Maures sont dans leur structure sociale stricte hiérarchisées, notamment la pratique de l'esclavage a été leur caractéristique. Quelques familles Bambara en provenance du Mali et Wolof du Trarza, habitent dans les localités de Ould Yengé, de Diaguily, Gouraye, Selibaby et Dafort. Si bien que la Mauritanie, avec le président Ould Taya, a aboli l'esclavage le 9 novembre 1981 les séquelles en restent toujours. Encore aujourd'hui les tisserands peuls peuvent difficilement refuser d'effectuer gratuitement certaines tâches pour leurs « maîtres », par exemple la couture compliquée des pagnes avant la teinture. Les Soninkés majoritaires au Guidimakha sont des agriculteurs sédentaires. Cette communauté est très tournée vers l'émigration et principalement vers l'Europe et l'Afrique Centrale. Les Haratines (Maures noir) et les Peuls sont des pasteurs transhumants. Frappés par de dures années de sécheresse, ils se sédentarisent de plus en plus et s'adonnent à l'agriculture.

La Polygynie¹ est pratiqué avant tout par les Soninkés, jusqu'à quatre femmes, et par les Peuls depuis l'Islamisation (théoriquement jusqu'à quatre femmes mais en réalité plutôt deux) si les moyens la permettent. Chez les Maures la Monogamie est uniquement pratiqué. L'organisation sociale est patrilinéaire, patriarcale et patrilocale².

1. Les Soninkés

a. Histoire :

Les Soninkés ou Sarakollés occupent les régions mauritaniennes du Gorgol et surtout du Guidimakha. On les trouve aussi de l'autre côté de la frontière, au Sénégal et au Mali, dans la haute vallée du fleuve. Ils constituent l'un des plus anciens peuplements de l'Afrique de l'Ouest. Les Soninkés se réclament d'être les premiers dans la région. Venus de l'Est (Goumbo/Gana), leur présence au Guidimaka date de l'époque de l'empire Ghana (9^e – 11^e siècle). Les écrits des chroniqueurs arabes (Ibn Khaldoun, Ibn Batouta) et coloniaux (Saint Pierre) témoignent que le premier occupant de la région porte le nom de Guidé Makha, Mallé Soumaré (nom de la montagne) de la famille Soumaré. Il s'était installé sur le flanc ouest des monts Assaba et son domaine s'étendait jusqu'à l'oued Garfa (Sud-Est) et sur le versant Est jusqu'au niveau des deux rives du marigot Karakoro. Il fut rejoint plus tard dans la zone par les familles Diabira, Kamara, Cissé, Sokhna et Gandéga. Les populations de l'époque vivaient d'agriculture, de pêche, d'élevage, de chasse et de cueillette. Les attaques répétées des Arabes (Beidanes et Haratines) en provenance du Tagant et de l'Assaba, amenèrent certains d'entre eux (Soumaré, Gandéga) à s'installer dans le Sud, plus humide où la pratique de l'agriculture est assurée. Ils formèrent ainsi plusieurs villages dans la contrée (Dafort, Djadjebine, Kalinioro, Selefel, Taihibou, Sakha, Hassi Chaggar, Petenou, Wompou, Sélibaby). Chaque village avait à sa tête un chef qui disait-on, était sous l'autorité du **Tounka**, le titre d'un noble, (Maka, Malé, Douo, Soumaré). Plus tard au 11^e et 13^e siècle, ces Soninkés, vaincus par les Almoravides sous la conduite de l'ascète Abdullah Ibn Yassin, se convertirent à l'Islam et les Cissé et les Sokhna devinrent les marabouts de la région.

b. Structure sociale :

Sur le plan de la structure sociale, les Soninkés sont aussi organisés en catégories hiérarchisées, traditionnellement endogames. On retrouve les trois classes principales : nobles, artisans ou tributaires et classe servile. Les classes des nobles sont les marabouts, les **horo**, et les guerriers, les **toukanou**. Ils dirigent le village. Les marabouts jouent le rôle de transmetteur de religion, ils sont les conseillers et ils font la médecine traditionnelle. Ensuite viennent les artisans et les griots, les **dyarou**. Les artisans se divisent entre eux en deux spécialités principales ceux qui travaillent le

¹ La polygynie est le mariage avec plusieurs femmes par contre la polygamie explique seulement le mariage avec plusieurs partenaires, soit femmes ou hommes.

² Patrilocale signifie que les fils résident et vivent avec leurs épouses auprès du père. Tandis que les filles vivent dans la concession de leur belle mère.

cuir, les **garanko**, et ceux qui travaillent le métal, les **tago**. Ceux qui travaillent le métal se divisent encore entre eux en deux catégories, ceux qui travaillent le fer, ils fabriquent les outils : les couteaux, les houes, ... et ceux qui travaillent l'or et l'argent ; ils fabriquent les bijoux. Le forgeron est le porte parole du village quand il n'y a pas de griot. S'il s'agit des femmes c'est la femme du forgeron. La femme du forgeron est souvent griotte. Elles font aussi le métier du potiers comme les femmes des tisserands. La teinture est fait par les femmes artisans. Les forgerons et les griots peuvent se marier un à l'autre mais les cordonniers se marient qu'entre eux. Les cordonniers et les potiers sont plus basses que les forgerons et les griots. L'ensemble des individus qui appartient à cette classe s'appelle les **nyakhamalamou**.

La dernière catégorie compose les esclaves, les **komo**, qui sont considérés comme libre aujourd'hui, les relations devraient être considérées – théoriquement – bilatérales entre eux.

Les Soninkés sont musulmans mais ils sont restés attachés à leurs traditions et à leurs coutumes. Ils connaissent, comme les Peuls aussi, la division de la société en classes d'âge. Elle est une institution antérieure à l'Islamisation qui a perdu de son importance avec celle-ci. Ce n'est pas l'âge physique qui les unies mais un événement traditionnel et commune comme la circoncision ou l'initiation.

c. Organisation sociale :

La société Soninké se caractérise par leur fidélité à leurs traditions et la solidarité entre les villageois et les émigrés (voir chapitre IV.C.4.). Ils sont organisés traditionnellement en communauté villageoises de cultivateurs sédentaires et en même temps ils pratiquent l'élevage (vaches, ânes, moutons et chèvres) à l'exception des forgerons et des griots. Les vaches servent à la production du lait et pour le fumage du sol. Les troupeaux restent hors du village. Leur animal noble par excellence est le cheval, qui joue un rôle symbolique dans la tradition et qui possède un nom personnelle. A l'époque les Soninké pratiquaient un rituel de fécondité. Ils embellissaient un cheval, sur lequel ils mettaient la plus belle fille du village orné de l'or et toute beauté. Ensuite le village creusait un puits (à la place où il y a la grande mosquée de Coumba Ndao aujourd'hui) dans lequel ils jetaient le cheval et la fille qu'ils ont enterré ensuite. Le rituel est un sacrifice aux esprits pour qu'ils protègent le village et assurent la pluie et une bonne récolte.

Les produits cultivés principale par les hommes sont le mil et le sorgho, mais aussi l'arachide pour nourrir la famille. Si ce sont les femmes elles peuvent vendre ce qu'elles ont cultivées.

L'unité sociale est la concession **ka**, qui couvre la famille élargie. Contrairement aux Peuls la spécificité de la concession réside dans le fait que plusieurs ménages consanguins vivent ensemble au sein de la même concession familiale, en travaillant les même champs et partageant les mêmes repas, sous la direction du doyen d'âge. Tout est centralisé auprès de ce dernier qui décide de tout ce qui relève de la concession familiale. Quand bien même, la concession ne dispose plus de place, il est difficile qu'un membre la quitte. Les Soninkés sont patriarcales et pratiquent la polygynie. La famille Soninké est organisée patrilinéaire, les biens se transmettent par filiation masculine. L'endogamie est pratiqué et le mariage préféré est celui avec la cousine croisée mais aussi le mariage avec la cousine parallèle est pratiqué, seule condition elle doit porter le même nom. L'homme Soninké peut marier une femme maures ou peules, notamment le mariage avec une femme peule est le plus prisé. Elle est considérée comme la femme « blanche », la plus belle et la plus fière. Par contre une femme Soninké ne se marie qu'avec un Soninké parce que les Soninkés se sentent supérieur. Ils sont jaloux de leur ethnie et à partir d'eux un homme d'une langue différente ne peut pas entretenir une femme Soninké. Les Kamara marient les Kamara, les Cissé se marient avec les Cissé. Le mariage est conclu le jour du baptême entre le père de la fille et le père du garçon et concrétisé à l'âge de 17 ans de la fille. Aujourd'hui la jeunesse commence à se révolter contre les mariages arrangés, cela surtout en ville. La vie conjugale est patrilocale, la femme rejoint son mari dans sa famille et c'est elle qui fait tout le travaux là-bas. Les Soninkés pratiquent le lévirat³ qui assure l'entretien de la femme quand son mari est décédé.

A l'homme revient toute la responsabilité interne et externe de la concession. Il détient le pouvoir de décision des produits essentiels et assure l'entretien et la nourriture de tous les membres de son ménage. Si le mari est en émigration c'est souvent quelqu'un hors de la famille qui détient « la clé » pour éviter les inégalités entre les femmes. Quelqu'un de confiance donne les rations aux femmes. La femme effectue tous les travaux domestiques, elle s'occupe de l'entretien et de

³ Lévirat : La femme du frère décédé va être hérité par un frère qui vit toujours. S'il a laissé plusieurs femmes et il y a plusieurs frères qui restent ils peuvent se partager les femmes.

l'éducation des enfants. C'est elle qui prend en charge ses enfants surtout les filles. Quand le garçon commence à cultiver, c'est le père qui le prend en charge. La femme a la possibilité d'entreprendre des activités génératrices de revenus. Les revenus tirés de ses activités sont en partie destinés à ses propres besoins personnels et le reste à la famille.

Les garçons vont à l'école pour certains, d'autres sont initiés dès l'âge de 6 ans aux activités économiques d'agriculture, pêche, élevage, tandis que les filles aident leur maman dans les travaux domestiques, de commerce ou d'artisanat.

A l'époque il avait toujours un feu chez le chef du village⁴, signe de vie et de prospérité. Quand le feu s'éteint on sait que le chef du village est décédé.

A ce temps aussi les hommes portaient une coiffure particulier, ils se sont tressés. Ils se faisaient une grande tresse au milieu de la tête sur laquelle ils mettaient une plume de corbeau pour faire valoir la beauté. Le chef du village le pratiquait aussi, mais il précise qu'à ce temps là il ne priait pas, ça veut dire qu'il n'était pas encore converti à l'Islam. Les vêtements étaient très différents par rapport à aujourd'hui. Les hommes portaient que des habilles rouge, teinté avec la noix de cola. Rouge, parce que c'est la couleur du sang. Tout cela étaient de signes de noblesse, et étaient pratiqués que par les Kamara. (Narration de Sadio Kamara, chef de village à Coumba Ndao.)

Par signe de beauté les femmes se tatouent les lèvres, la gencive et quelques unes font un trait tatoué du front jusqu'au bout du nez. La tatouage de gencive est pratiqué quelque fois aussi par les hommes. Ils disent que ça peut éviter les problèmes dentaires, comme la carie par exemple. Ce sont les femmes des forgerons qui le font chez les femmes avec des aiguilles, mais surtout à l'époque mais aussi jusqu'à présent quelques fois avec les épines.

Si les Soninkés vivent en ville ils continuent la même façon de vie. La solidarité et l'homogénéité planent sur tout. Même les hommes qui ont vécu pendant longtemps en France ou ailleurs reviennent au village et continuent leur vie comme s'ils n'étaient jamais parti. Il faut noter qu'en ville comme il y a déjà l'effet de l'exode rurale le nombre des hommes émigrés est plus bas qu'aux villages où la taux peut monter jusqu'à 90% hommes émigrés. En ville ce sont les garçons et les filles qui vont à l'école et ce sont surtout les filles qui font plus d'effort pour réussir que les garçons. La jeunesse qui vit en ville commence à révolter contre les mariages arrangés.

2. Les Maures

a. Histoire :

Le groupe arabo-berbère est constitué par les Maures, qui se veulent pour la plupart d'origine arabe pure. Pourtant, presque tous ont du sang berbère. Le nom de plusieurs tribus maures est d'ailleurs d'origine berbère lorsqu'il commence par Id (fils de), l'équivalent de Ouled en arabe et du Aït des tribus berbères de l'Atlas marocain. Les Maures s'appellent Beidanes, ce qui signifie les Blancs. Teint pâle, nez aquilin, fine barbe, parfois même des yeux et des cheveux clairs. L'image classique du Maure en grand boubou bleu, le visage encadré et parfois entièrement masqué par un immense chèche le caractérise parfaitement. Mais nombreux aussi sont les teints sombres et les traits métissés, à divers degrés. Des tribus entièrement noires d'anciens esclaves affranchis se revendiquent comme Beidanes et portent des noms maures. Il faut considérer comme Maures ceux qui se considèrent comme tels et sont effectivement de culture maure et de langue Hassania. 20 à 60% des Maures sont fortement métissés. Les Maures noirs représentent plus que la moitié de la population Beidane.

Les Beidanes et les Haratines parlent Hassania, dialecte arabe. Traditionnellement guerriers, éleveurs et marabouts en provenance des régions (Tagant, Assaba surtout) les populations arabes prétendent habiter la zone bien avant le royaume du Fouta 13^e au 15^e siècle). Ce sont surtout des populations appartenant aux tribus et fractions Hel Sidi Mahmoud, Tejekant, Lemtouna, Oulad M'barck) venues propager l'Islam et pratiquer l'élevage et le commerce. Les nombreuses attaques et razzias qu'ils ont livrées aux Soninkés et Halpulaaren de la zone leur ont permis d'occuper plusieurs espaces au Guidimakha et plus particulièrement la zone Nord et Nord Est de la région.

⁴ Le chef du village est toujours le plus âgé du village.

De nos jours le Maure est fondamentalement un éleveur nomade qui aime faire du commerce mais mésestime profondément l'agriculture sédentaire. Il n'en apprécie pas moins ses produits comme complément de ses frugales ressources de pasteur. Il en résulte que, lorsqu'elle est praticable, l'agriculture est l'office des membre serviles ou tributaires de la société au profit des nobles éleveurs ou commerçants. Depuis la grande sécheresse cette population s'est grandement sédentarisée, marquant une réduction considérable du taux de nomadisme. Certains campent pour quelques mois là où le pâturage est abondant pour leurs chameaux en attendant l'hivernage prochain. La sédentarisation semble être une étape difficile parce qu'ils perpétuent leur mode de vie antérieur qui les autorisait à ne pas se préoccuper de l'environnement puisque de toute façon ils quitteraient ce lieu après quelques semaines. Mais cette fois, beaucoup se sont installés et vivent donc dans une situation sanitaire déplorable.

b. Structure sociale :

Les classes supérieure de la hiérarchie : marabouts et guerriers

Les guerriers tout d'abord, **arab** ou **hassan**, sont dans l'ensemble plutôt origines arabe, comme en témoignent ces noms. Seul les arab peuvent à juste titre se revendiquer comme les descendants des conquérants arabes maqil. Le terme arab est d'ailleurs plus noblement connoté. De toute façon, tous les guerriers proclament sans réplique possible leur ascendance arabe. Ils se sont en effet réservés exclusivement, pour eux et leurs gens, le port et l'usage des armes. Ils disposent ainsi seuls du moyen le plus direct et immédiat pour imposer un pouvoir et un ordre supra-tribal dans le désert. Ils y sont les maîtres, les seuls à pouvoir prétendre être indépendants ou dominants. Ainsi les tribus guerrières se retrouvent-elles à la tête, périodiquement, de tribus et fractions alliées, de confédérations ou même de groupements plus stables et étendus. L'autre groupe de l'aristocratie, les lettrés, **zwaya** ou **tolba**, était à l'origine plutôt berbère, même si les zwaya revendiquent bien haut une ascendance arabe et affirment souvent qu'ils descendent en droite ligne de la famille du Prophète. On appelle également les zwaya « marabouts » mot qui vient de l'arabe murabitin, tout comme Almoravide. En effet, lorsque, à partir du XV^e siècle, les Arabes hassan envahirent la Mauritanie et parachevèrent l'arabisation du Sahara occidental. Grâce à leur connaissance supérieur de l'Islam ces tribus, dépossédées de la puissance politique, se virent tout naturellement attribuer l'apanage de l'enseignement et des science de la religion, qui dans la tradition musulman, comprennent non seulement l'étude du Coran, mais aussi celle de la grammaire et de la calligraphie. Les zwaya maîtrisent parfaite la langue et avancent souvent cet argument pour affirmer leur arabité. Certains zwaya parvinrent d'ailleurs à exercer une grande influence, spirituelle et politique sur les guerriers. Ils sont inférieurs aux guerriers et en principe situés légèrement au-dessous d'eux dans la hiérarchie sociale. Ils se sont réservés ces moyens pacifiques que sont la science des docteurs et des cadis et se sont consacrés aussi au soin de troupeaux.

Tous les autres, au service des nobles : tributaires, groupe des professionnels, serviles.

Les tributaires font partie des dépendants, tout comme les catégories sociales inférieures, affranchis, artisans et esclaves ou serviteurs. **Aznaga** ou bien **zenaga** ou **lahma**, à l'origine il s'agissait de ceux qui payaient tribut aux guerriers ou aux lettrés. Les tributaires occupent traditionnellement les fonctions de pasteurs ou bergers. Beaucoup d'entre eux descendent vraisemblablement des anciens berbères. Les dépendants comprennent encore les affranchis noirs ou métis, les **haratin**. Ils ont pour tâche de s'occuper du bétail ou, dans les oasis, de cultiver les jardins. On assimile d'ailleurs parfois les haratin à « jardiniers ». D'origine assez mélangés, ils descendent probablement des anciennes populations noires assujetties par les Arabo-Berbères, auxquelles sont venus s'intégrer, au cours des siècles, des éléments négro-africains provenant du Soudan et des esclaves libérés.

Parmi les éléments constitutifs de la société beidane, n'oublions pas les artisans, **mallmin** et les griots, **iggawan**. Il faut remarquer que la musique maure se distingue de la musique arabe et qu'elle est profondément africaine. Les griots étaient traditionnellement attachés à une famille noble, de guerriers en général, plus rarement de lettrés. Musiciens instrumentaux, chanteurs, danseurs, généalogistes, chansonniers, parfois confidentes des grand, ils composent la « musique du pouvoir ». Les artisans travaillaient traditionnellement le métal, le cuir et le bois. Ils étaient donc polyvalents, avant tout forgerons et bijoutiers, leurs femmes fabricants les coussins et les tentes. Ce sont des artisans capables de produire tous les instruments et biens durables nécessaires à la

vie nomade et à l'élevage que l'on a énumérés plus haut. Ils sont dispersés par familles dans chaque campement. Les campements riches en comptent plusieurs.

Il y a également des captifs ou esclaves dans la société maure, les **âbid**.

Ils se trouvent au dernier degré de la hiérarchie à une distance sociale plus grande que tous les autres groupements. Mais justement ce sont eux qui sont les plus intimement liés aux classes dominants, économiquement mais aussi idéologiquement et en quelque sorte affectivement, au sein de la famille. Il faut entendre ici esclavage traditionnel « de tente », comme esclavage « de case » existait dans les grands empires du Soudan occidental, et non pas esclavage de traite. L'esclavage a été officiellement aboli en Mauritanie pour la troisième fois en 1981. Cela n'a pas changé grand-chose aux réalités sociales.

Beaucoup d'âbid demeurent attachés aux familles de leurs maîtres, dont ils sont généralement dépendants : logés, nourris et protégés, ils ne reçoivent pas de salaire.

Deux groupes à part **Imraguen** et **Nemadi** :

Il y a deux groupes qui ne sont pas des catégories sociales à proprement parler, mais des groupes qui s'adonnaient traditionnellement aux activités spécifiques de la pêche et de la chasse : il s'agit des Imraguen de la côte atlantique et des Nemadi du grand désert, à l'est dans l'Aouker. Mais on ne les trouve pas au Guidimakha.

c. Organisations sociale :

La plus petite cellule sociale organisée et jouissant d'une relative autonomie dans la société maure n'est autre que la famille conjugale, le ménage. La **khāima**, la tente maure, est l'unité sociale. Le groupe de tentes et le campement, **aïal**, réunissent la famille élargi. C'est aussi l'habitation traditionnelle nomade qui abrite la famille, généralement monogame. Les maures semi-sédentaires logent sous le **makhmel**, un dispositif en bois léger, le tôle couvert par de « bâches » en plastique bleu et les côtes par des lambeaux de tissus blanc, censés protéger du vent. Au **makhmel** sont suspendus les **guerba**, outres en peau de chèvre non épilée, les uns conservent l'eau fraîche, les autres servent à battre le lait. Dans la concession il se trouve aussi toujours un bâtiment en construction banco qui sert de magasin pour les petits affaires personnelles de la famille. Les villages ou campements maures tranchent par leur extrême pauvreté, les maisons et **khāima** sont ceinturées de sac plastique et de déjections d'animaux.

La cuisine se fait dehors, entre trois pierres, au charbon de bois. La préparation du thé, que l'on boit aussi souvent que possible, est un véritable cérémonial. On sert trois verres successifs d'un thé fort, longuement mijoté à petit feu. Le premier est le plus âcre et le plus efficace. On n'ajoute la menthe qu'à partir du deuxième verre. Les bienfaits de ce thé qui défatigue, désoiffe et coupe le faim ne sont plus à décrire. L'introduction de ce breuvage date de la seconde moitié du XIX^e siècle. Avant la boisson nationale était le lait de chamelle.

La famille maure est de type patrilinéaire. La filiation est unilinéaire en ligne masculine et où il y a virilocalité⁵. Chez les Maures et les Arabes l'alliance préférentielle est celle avec la fille de l'oncle paternel. Ils pratiquent la monogamie.

d. Le pouvoir des femmes maures :

La femme maure n'admet pas les coépouses et ne se les voit pas imposer. Probablement une survivance de l'ancien matriarcat berbère. En général au moment du mariage, la femme demande par contrat que l'homme ne se marie plus, donc qu'il s'en tienne à sa première femme. Le contrat est écrit devant témoin et signé, la femme ne doit pas être présente forcément : Néanmoins les mariages se défont facilement et les unions se succèdent parfois rapidement. Les Maures ne sont pas condamnés à ne connaître qu'une seule épouse dans leur vie, loin de là, et les femmes qui ont eu de nombreux maris sont recherchées. La femme qui se marie garde son nom de jeune fille et n'adopte pas celui de son mari. Le taux de divorces est assez élevé, ce qui est nettement plus élevé que dans d'autres pays arabo-musulmans. En cas de divorce la famille de la femme ne doit pas rembourser la dot. Dans les couples maures, où se dégage une certaine tendresse dans les rapports hommes-femmes, due probablement au fait que l'épouse préférée est la cousine, considérée comme une sœur aimée et protégée. En cas d'agression physique ou même verbale

⁵ La fille rejoint son mari dans sa famille.

de son mari, la femme peut exiger le divorce. Les femmes se marient deux fois, trois fois même quatre fois.

Le premier mariage est toujours arrangé par la mère de la fillette. Le mari fait en général partie de la famille puisqu'il est le fils de l'oncle paternel. L'homme choisit est de trois à quatre fois plus âgé que la petite fille. Il a déjà un vécu derrière lui mais tel n'est pas le cas pour la fillette, qui peut avoir 10 à 14 ans. Elle commence manifester des tactiques récalcitrantes : pleurer tout le temps, se cacher, faire pipi dans le lit du mari etc. ce qui finit par émauser la patience de l'homme qui demande alors le divorce.

Le deuxième mariage est conclu sur le modèle du premier quand la fillette a 12 ans et se retrouve déjà divorcée. Encore avec un cousin, cette fois du côté matrilatéral au minimum dans un délai de trois mois. Ce deuxième mariage a tendance à durer un peu plus longtemps que le premier. Quand la jeune fille a plus de 20 ans et se retrouve divorcée, le deuxième mariage est contracté une dizaine d'années après le premier. C'est toujours la mère qui effectue le choix du prétendant. Avec les années, la femme acquiert de l'expérience, ce qui modifie la dynamique du mariage et des remariages, au moins à trois niveaux : le choix du conjoint, l'espace de liberté et la séduction. Les nombreux mariages permettent aux femmes de se faire connaître à ce niveau. En effet, il est de coutume de dire que la force de séduction des femmes augmente avec le nombre de leurs divorces.

Le système d'appellation employé par les Maures est celui utilisé en tout temps et en tout lieu dans le monde arabe. Il est parfaitement descriptif même plus que le système européen puisque s'il ne distingue pas grands-parents maternels et paternels, il distingue oncles et tantes de chaque côté et que ego peut composer les termes pour désigner chaque parent plus éloigné dans sa ligne directe par rapport à soi ou à un autre.

La lignée paternelle est désignée au sens propre comme celle « des enfants de l'oncle paternel » : **Oulad el Amm** (les cousins) appellation qu'éclaireront les règles d'alliance préférentielle, clé dynamique de cette structure de parenté. Ego est toujours **ould**, fils de, ou bien **mint**, fille de, soit son père, plus souvent son grand-père ou arrière-grand-père, ancêtre vivant de l'**aïal**.

De même que plusieurs tentes-ménages dont les chefs sont fils ou neveux d'un même ancêtre vivant constituent un **aïal**, de même plusieurs **aïal** se rattachent par les ascendances de leurs chefs à une commune fraction et plusieurs fractions à un tribu fondée par un ancêtre commun.

3. Les Halpulaaren

a. Histoire :

Le groupe le plus largement représenté entre les populations noires de Mauritanie est celui des Halpulaaren, les gens qui parlent pulaar, qui comprend les Toucouleur, dont le nom est une déformation de Tekrou, et les Peuls proprement dits. Ils se réclament originaires du Fouta Toro, vallée du fleuve Sénégal, rive droite (Gorgol, Brakna, Trarza) et du Fouta Djallon (Guinée). Dans le Fouta Toro, région qui correspond à l'ancien royaume du Tekrou, à cheval sur les territoires mauritanien et sénégalais, ce sont les Toucouleur pulaarophones qui dominent largement. Ils sont un croisement ancien de Peuls et de Seereer ethnies que l'on retrouve au Sénégal dans la région du Sine Saloum. Les Halpulaaren du Guidimakha se sont fixés dans la région bien avant l'Islamisation (11^e siècle) et avant même l'influence almoravide. La légende locale et les écrits coloniaux révèlent que le premier Peul de la région, du nom de Foula ou Khassimogho Bari est venu en même temps que Gané Kamara, deuxième famille Soninké à s'installer dans la région. Les mêmes écrits témoignent que Khassimogho Bari conduisait un immense troupeau de plus de mille vaches et bœufs, tous blancs, appartenant à Gané Kamara, en provenance du Tagant.

Les querelles internes au niveau de Fouta, puis les razzias des Maures, la colonisation et tout récemment la sécheresse amenèrent plusieurs Halpulaaren à s'installer de façon définitive au Guidimakha où ils pratiquent l'agriculture, l'élevage, la pêche et l'artisanat.

b. Structure sociale :

La structure sociale traditionnelle chez les Peuls est strictement hiérarchisée qui correspond à une division du travail. Elle comprend trois classes sociales. On y distingue les hommes libres des tributaires ou artisans et des catégories serviles.

Les hommes libres, ou **rimbe**, comprennent l'aristocratie politique et religieuse des **torobé** et celles des guerriers et propriétaires terriens, les **sebbé**. On y inclut également la classe des courtisans et conseillers, les **dyawanbé** et les pêcheurs **soubalbé**. Les nobles ont un certain mépris pour ceux qui font partie de la seconde catégorie, celle des artistes et des artisans, les **nyényébé**. Ceux-ci possèdent technique ou talent, qu'ils mettent au service des **rimbe** contre rétribution.

Parmi les nobles sont recruté souvent l'Imam et de nombreux marabouts. Selon leur connaissance du Coran ils sont appelé petits ou grand marabouts. Dans la domaine de la maladie, ces derniers exercent une triple fonction, non nécessairement détenu par le même individu, mais liée dans tous les cas à leur capacité d'interpréter le monde surnaturel par des signes lu dans le Coran. Ils sont censés prévoir l'avenir et indiquer les **sadaka** (charités) qu'il faut accomplir pour s'assurer un avenir favorable. Ils fabriquent d'amulettes, versets de Coran inscrits sur un papier et gainés de cuir, confection du **nassi**, eau bénite des marabouts, obtenu a partir de l'eau qui a servi à effacer les caractères des versets du Coran inscrits sur une tablette coranique ; cette eau peut être bu, être mêlée aux aliments ou servir à se laver. En regardant dans le Coran ils peuvent toujours reconnaître les causes de la maladie, causes naturelles ou causes surnaturelles. Les petits marabouts complètent leurs activités par des préparations de **leeki** (= médicaments, arbre), par des techniques thérapeutiques à base de plantes faisant intervenir la récitation de versets du Coran. Les grands marabouts sont rares, célèbres par leur piété et surtout par la puissance de leur don de guérisseur et de devin.

Les marabouts de passage sont très nombreux : c'est de ceux-ci surtout qu'on retirera des philtres ou des **leeki** bénéfiques parfois, mais souvent maléfiques pour porter atteinte à un tiers. Lorsque l'un d'entre eux vient à passer, beaucoup de gens viennent le consulter – ce qui ne gêne pas vraiment les guérisseur du village, qui savent qu'il est étranger et ne fait que passer. Ils iront même parfois le voir, afin d'en obtenir de nouveaux **leeki** et d'augmenter ainsi leur propre connaissance.

Les **nyényébé** ou artisans comprennent plusieurs groupes :

Les **bailo**, ou bien celui qui transforme le bois ou du fer, ont toujours été des hommes libres. Ils sont traditionnellement les entremetteurs, les conseillers, les messagers des **rimbe**, les nobles. Ils peuvent être forgerons, menuisiers, bûcherons, ou assurer les trois fonctions à la fois. Selon les villages ils sont plus ou moins spécialisés. Leur travail les met en contact permanent avec des puissances surnaturelles dont les rencontres, parfois bénéfiques, sont le plus souvent néfastes. Aussi le bûcheron connaît-il bien l'univers végétal et animal. Il connaît surtout les différentes **leeki**, préparations, médicaments servant à se prémunir contre le mauvais vent **heendu**, les djinn et les hommes de la nuit, les mangeurs d'âmes, les **nyanebe**. Ces génies de la brousse vivent dans divers lieux, notamment des arbres (voir plus loin où ils disent que l'arbre peut attraper l'enfant). Il ne s'agirait pas de les abattre sans leur accord, obtenu en récitant une incantation propice à chaque arbre. Les incantations donnent également toute leur valeur aux parties des végétaux prélevées par le bûcheron ou le guérisseur : bois, écorces, feuilles, racines, en effet, l'hôte djinn est en quelque sorte amadoué, et leur laisse une partie de son pouvoir.

En bas de l'échelle sociale, dans la troisième catégorie, sont les affranchis et les esclaves, ou **maccube**. Tisserands et potiers les **maccube**, anciens captifs. Ce sont souvent les descendants des captifs des guerres du 19^e siècle. Si traditionnellement ils étaient des serfs à la disposition des **rimbe**, ils sont maintenant émancipés. Ils jouent un rôle obligatoire d'organisateur de mariages ou de baptêmes. Ils ne peuvent se marier qu'avec des **rimbe**. Les enfants d'un **maccube** « appartiennent » au maître de la mère et no à celui du père.

c. Organisation sociale et événements :

Nomades ou semi-sédentaires, ils sont essentiellement éleveurs (de vaches).

Les villages peuls sont aisément identifiables. Les cases traditionnelles sont rondes, construites en brique de terre et recouvertes de paille. Chez les Maures, l'unité sociale qui définit le cadre quotidien des activités et des relations des individus c'est la tente-ménage, la **haïma**. Chez les Peuls cette unité sociale est beaucoup plus étendu, c'est la concession, la **galle**, qui abrite la famille élargie. Le terme **galle** désigne aussi bien l'habitat que le segment familial qu'il abrite. Chaque concession est un enclos qui regroupe plusieurs cases. La concession comprend souvent un nombre impressionnant de personnes, d'autant plus que, contrairement à ce qui se passe chez les Maures, la polygynie est largement répandu chez les Peul et le taux de natalité bien plus élevé. Il peut regrouper jusqu'à quatre générations issues du même aïeul mâle vivant, à savoir les ménages de ses enfants mâles et éventuellement de ses petits-enfants mariés. On peut y trouver

aussi les cases de ses frères cadets, mariés ou pas, de ses sœurs ou cousines consanguines veuves ou divorcées. Une concession abrite en moyenne encore aujourd'hui huit à dix personnes. Dans les villes, les maisons rectangulaires de banco ou de ciment, disposant d'une sorte de véranda et d'un toit en terrasse où l'on dort pendant les chaleurs, remplacent de plus en plus souvent les cases. L'ameublement traditionnel est limité aux nattes et aux matelas. Le salon « à l'europpéenne » est un signe de richesse ou d'évolution sociale.

La famille Peul est organisée patrilineaire. C'est le sang du père qui compte et son nom qui est porté publiquement. Et c'est par filiation masculine que sont transmis biens personnels et droits aux biens collectifs. La vie conjugale est patrilocale. C'est auprès de père que demeurent les fils, avec leurs épouses, tandis que les filles vont vivre dans la concession de leur belle-famille. La société est patriarcale. Chaque clan de famille dispose d'un animal totémique que les membres ne doivent ni tuer ni manger mais plutôt protéger.

Un poète peul raconte :

« Il eut un de mes ancêtres qui voyagea. Il se reposa sous un arbre, et il sentit une grande soif. Tout à coup il y eut des gouttes d'eau qui tombèrent sur lui. Il vit que les gouttes venaient du bec d'une gueule tapé qui se posa sur l'arbre. Il supposa qu'il n'était pas loin d'un marigot. Il suivit l'oiseau qui l'amena jusqu'au point d'eau. Il but et continua son chemin. Depuis lors, ma famille ne tue pas la gueule tapé. C'est notre animal protecteur. »

A chaque niveau de la cellule familiale l'homme jouit d'une autorité absolue sur femmes et enfants, autorité limitée seulement par celle des aînés de sa génération. La société peul se répartit également selon les classes d'âge, ou **pelle**, et la soumission des plus jeunes aux aînés est la règle.

Le système d'appellation de la parenté montre un système typiquement classificatoire, contrairement à celui de la parenté maure. Tous les frères du père sont des pères, les sœurs de la mère sont des mères, leurs enfants des frères et sœurs. La sœur du père est une tante et le frère de la mère est oncle à qui le neveu doit du respect. Il peut être appelé à tout moment et est obligé de faire ce qu'on lui demande. Il en est de même évidemment au niveau des grands-parents et éventuellement des arrière grands-parents. Ces appellations peuvent s'étendre encore aux cousins et cousines des parents et grands-parents et au delà aux hommes et femmes de leurs classes d'âge. Pour l'enfant dans la concession se détachent deux relations privilégiées, celles de la sœur du père et du frère de la mère. Ce système d'appellation et celui des attitudes que nous verrons aussitôt ont fait l'hypothèse d'un système originellement matrilineaire, antérieur à l'Islamisation. C'est le cas chez les Peuls et chez les Seereer auxquelles les Peuls et les Toucouleurs sont liés par des mythes communs d'origine et une parenté à plaisanterie encore vivante.

A part du système d'appellation il y a celui des attitudes qui lui sont attachées. Entre cousins le tout peut se dire. Le frère du mari considère la femme de son frère comme sa cousine, mais la femme le considère comme le maître de la maison. Quand le mari n'est pas là, c'est lui qui est responsable pour la femme et les enfants. Entre grand-père et petit fils tout passe. Le petit fils peut tout dire à son grand-père. Mais voir causer le mari avec sa femme est assez rare.

C'est la maman qui est responsable pour la fille mais pour le garçon c'est le père qui prend toute responsabilité. Concernant le mariage le frère du père de la fille ou bien du garçon a la responsabilité du mariage. L'autorisation vient que de lui, et sa parole vaut plus que celle du propre père. A l'âge de deux ou trois ans on peut promettre la fille qui ensuite va être « attachée ». Quand la fille à l'âge de 16/17 ans le mariage sera concrétisé, à l'époque la fille était mariée avec 12/13 ans. Le marabout prend un fil de coton dans laquelle il fait un nœud qui porte le nom du futur mari et qui va être attaché au poignet de la fille. Le mariage préféré est celui du fils avec sa cousine croisée maternelle.

Quand le garçon atteint l'âge de se marier il commence avec les jeunes de son classe d'âge défricher les champs de son futur beau père. Quand à la fille elle va puiser de l'eau pour sa futur belle mère. Si elle sait tresser, elle va tresser les sœurs de leur futur mari. Chez les nobles la dote commence à partir de 4000 ouguiya et des petits cadeaux. Pour les gens des castes ça commence par 2000 ouguiya.

Dans les jeunes ménages citadins, comme ailleurs en Afrique, la polygynie est généralement en régression malgré, parfois, la pression très forte de la famille, et ce pour des raisons d'aisance matérielle et de conception moderne de couple.

Plutôt conservateurs, les Peuls sont, comme les autres peuples, soumis aux contraintes et aux critères de la société moderne, qui contribue à diminuer les clivages entre castes.

4. Conclusions :

Pour les Soninkés le plus important est de se faire valoir avec ses biens. Tant qu'un individu a plus de moyens il a plus de prestige dans son village. Celui qui est riche va être écouté et on suit ses conseils. S'ils s'agit du chef de village, c'est toujours le plus âgé et par respect sa parole est la plus respectée.

Cela explique l'obstination avec laquelle les Soninkés essayent de partir à l'émigration.

Les femmes Soninkés font surtout le maraîchage et elles fabriquent du savon traditionnelle qu'elles vendent.

Chez les Peuls ils cultivent et font l'élevage, les maures font surtout l'élevage, il y a quelques femmes qui font le maraîchage. Pendant la saison sèche il y a les hommes qui partent en ville à Nouakchott ou à Selibaby pour trouver des petits travaux, ils travaillent comme mâçon, charretier, les femmes vont en ville pour vendre du lait frais ou bien le lait caillé, les femmes maures vendent des coussins en cuir, des draps de lit et des nattes.

5. Conclusions :

pour résumer :

- les sociétés sont entièrement musulmanes
- les activités économiques sont l'élevage et les cultures pluviales
- chaque ethnie connaît un animal noble jouant un rôle important dans la tradition :
Soninkés – le cheval
Halpulaaren – la vache
Maures – le chameau
- la structure sociale est stricte hiérarchisée en classes sociales. Au sommet les groupes dominants qui sont les guerriers et les marabouts, les hommes libres comprennent les gens castés, le bas de l'échelle est occupé par les esclaves.
- l'unité sociale est la famille élargie
- l'organisation sociale et de type patrilinéaire, patriarcale et patrilocale
- l'endogamie est pratiquée
- les Soninkés et les Halpulaaren pratiquent la Polygamie par contre les Maures sont monogame
- phénomène de l'émigration chez les Soninkés et ses impacts sur les villages

C. Approche traditionnelle de la santé

1. Quelques notes sur l'ethnomédecine

Avant tout quelques mots sur l'ethnomédecine pour une meilleure compréhension de ce qui suivent :

Toute médecine est un système culturel, un système des idées symboliques qui sont connues et vécues par les individus. Dans chaque culture et société la maladie et les réactions envers elle, tomber malade et ensuite être malade, le fait de vivre la maladie, le traitement et les institutions traditionnelles (guérisseur, marabout) sont interconnectés systématiquement (Kleinman 1981 :24). La totalité de tout cela est le système de santé d'une culture qui intègre tous les composants d'une société qui sont liés à la santé.

Pour travailler dans les structures de santé, modernes ou traditionnelles dans un pays avec une culture différente de la nôtre, il est inévitable d'étudier l'approche traditionnelle de la santé, de la médecine, des notions sur le corps et sur les maladies pour mieux comprendre leur système de santé. Par exemple les explications qui sont données pour une maladie sont plus importantes pour une personne qui se fait soigner d'une maladie soupçonnée des causes non naturelles chez un guérisseur ou marabout que pour quelqu'un qui se fait soigner par la médecine moderne d'une maladie des causes naturelles. Parce qu'une maladie a toujours plusieurs causes. La question du « pourquoi » est plus importante que la recherche des symptômes. Dans l'ethnomédecine, on parle toujours d'une bi-causalité de notion de la maladie, c'est une des « idées universelles » de la pensée et de l'action médicale traditionnelle. Pour chaque maladie il y a deux causes, d'une part il y a une cause naturelle, une plaie, une infection etc., d'autre part une cause surnaturelle, les mauvaises forces, mauvais esprits, les sorciers et les gens de la nuit. Prinz propose au lieu de parler d'une cause surnaturelle, il serait préférable de la qualifier « cause sociale », qui est lié à la société parce que souvent il s'agit d'un déséquilibre de la personne malade avec sa famille, le village, les voisins, la communauté..., des rapports tendus ou conflits en société, une jalousie, une irrévérence d'un tabou (voir les règlements pendant la grossesse) etc. (Prinz 1984). Étant joué le rôle d'intermédiaire entre le malade et la communauté, le guérisseur est responsable de rétablir l'équilibre. Le guérisseur va essayer de trouver les causes pour la maladie et ensuite prendre une décision sur le traitement. Il cherche à trouver à côté de la souffrance de l'individu – désordre biologique – la cause sociale – désordre social – et à partir de là il fixe la thérapie. Donc la thérapie ne s'oriente pas aux symptômes mais plutôt à l'étiologie (Augé 1984, Zempeni 1985). Une deuxième « notion universelle » est la pensée humorale et solidaire dans la médecine thérapeutique. La pensée humorale dit que les liquides du corps doivent être en juste proportion, dès qu'il y a un déséquilibre, il faut enlever la mauvaise substance. La pensée solidaire susdite qu'il y a une matière dans le corps qui est malade par conséquent rend malade tout l'organisme. Pour la guérison, cette matière doit être enlevée. Une troisième « idée universelle » est la théorie des signatures. C'est l'idée que les plantes contiennent en elles des secrets au service de l'homme, qui doit apprendre à déchiffrer les signes émis par la nature pour accéder à ses bienfaits. Par exemple l'usage des plantes à mucilages pour lutter contre la stérilité en Afrique ou bien l'usage de la noix pour soigner les maladies du cerveau en Europe etc.

Il est important de noter qu'il ne s'agit pas seulement d'aspects sociaux et sociologiques en parlant de la médecine traditionnelle mais aussi de notions sur la physiologie et la pathologie. L'observation d'un guérisseur traditionnelle dans son contexte social, dans son travail et son comportement avec les malades, les entretiens avec la population, la communication avec les malades peut aider à comprendre des réactions conditionnées culturellement envers la maladie en tant que telle. Le rôle important qui joue la médecine traditionnelle et dans celle-ci le rôle important du guérisseur sera plus compréhensible. L'analyse de la structure traditionnelle de la santé mène à comprendre le rôle important qui joue un infirmier dans un poste de santé et à savoir pourquoi son acceptation et la confiance en lui sont décisives pour la réussite d'un projet de santé (voir aussi ci-dessous au chapitre perception du malade par la population).

Exemple : Dans les villages Soninké les postes de santé qui sont construits par les émigrés sont toujours placés à l'écart du village. Ce n'est pas seulement pour éloigner la maladie du village – cela serait compréhensible même si nous n'avons jamais vu qu'un guérisseur ou un marabout habiter avec intention à l'écart du village – mais aussi pour mettre à l'écart celui qui va être affecté là-bas (!). Point assez important qui faut être pris en compte.

Pourquoi ? Qu'est-ce qui sont les raisons ?

Les Soninkés sont un peuple très fier, fermé, homogène, solidaire qui ne laissent pas facilement entrer une personne de « l'extérieur » à « l'intérieur » de leur société. Toutes leurs traditions, la vie sociale, leur comportement, leur philosophie se reflètent dans leurs actions. Si on veut être accepté par les Soninkés, on doit avoir un caractère fort et savoir se faire respecter. Par contre une personne qui se laisse faire ne va jamais être accepté.

2. Données recueillit sur terrain

2.1. Les problèmes qui sont liés à la santé en général

Les plus grandes maladies qui sont citées toujours de la part de la population sont le palus, la diarrhée, les fièvres, et les épidémies surtout pendant les mois de l'hivernage. Pour la diarrhée, ils disent qu'elle continue pendant la saison sèche, un problème qui préoccupe toutes les populations toute l'année. Mais toutes ces maladies ne sont pas toujours reconnues par les gens en tant que tel. Quelquefois le palus est confondu avec une « crise », la bilharziose avec une MST etc., quelquefois les gens ne veulent pas convenir qu'ils ont une MST et insistent sur une bilharziose ou une infection urinaire parce que cela est moins honteux. Pour toute maladie, les gens vont d'abord toujours chez le guérisseur ou marabout⁶ avant qu'ils aillent au poste de santé. Un infirmier s'exprime bref et claire :

« Les gens ici se traitent toujours d'abord avec la médecine traditionnelle. C'est plus facile à avoir, parce que la médecine traditionnelle ne s'achète pas. »

D'une part c'est la croyance traditionnelle de la maladie en soi et de ses causes, d'autre part ce sont souvent les moyens qui manquent : l'argent, le transport, le poste qui n'existe pas ou bien qui est trop loin, l'infirmier qui n'est pas sur place, quand ils viennent de loin (fait qui est assez dur) parce qu'il est parti passer le week-end en ville, il a dû partir chercher les médicaments ou bien il est absent pour des raisons personnelles. Si les malades doivent aller jusqu'à Selibaby, ils doivent se payer d'abord le transport, ensuite le ticket, les traitements, les soins, les médicaments et en plus de tout ça le manger et l'eau à boire. Pendant l'hivernage, il n'a pas mal de postes qui ne sont même pas accessibles quand il a plu, par exemple le poste à Coumba Ndao qui était carrément inaccessible après une forte pluie. Ou bien il n'a pas des voitures pour se déplacer à cause de la pluie, les charrettes ne peuvent pas traverser les marigots, encore moins les malades. Des fois, les gens ont honte d'aller voir l'infirmier, par problème de genre, problème de familles, jalousie du mari etc. Ou bien c'est parce que l'infirmier n'est pas accepté dans le village, les gens ne lui font pas confiance et préfèrent aller chez le guérisseur ou bien ailleurs. Quelques fois mêmes les gens se déplacent pour aller dans un poste de santé qui est plus loin que celui qui est à côté de leur village. Par exemple il n'a pas mal des malades qui ont quitté Ajar Peul pour se faire soigner à Agoinit (une distance de 27km) au lieu d'aller à Ajar Soninké qui se trouve à une distance de 10km. Un indice que l'infirmier d'Agoinit est bien accepté. D'après les informations et observations, d'une part c'est parce qu'il pratique en même temps la médecine traditionnelle. Mais cela en cachette, l'infirmier a évité de parler de son travail côté médecine traditionnelle. Les personnes, qui veulent se faire soigner traditionnellement, viennent le soir chez lui à la maison. Au poste de santé et officiellement il ne pratique que la médecine moderne. D'autre part c'est sa manière de travailler et se comporter envers les gens. Ce n'est pas une seule fois qu'il disait que « l'accueil » du malade est très important. Cela était encore confirmé par un autre infirmier qui travaille aussi dans un village Soninké et qui n'a pas de problèmes avec la population. Il est de faite qu'il est toujours disponible. Les malades peuvent venir à n'importe quelle heure pour le consulter. Il ne fait ni horaires de travail, ni sieste, ni week-end. Si on l'a besoin dans le village, il part. Il explique qu'il ne laisse jamais un malade partir « bredouille ». S'il vient pendant un temps inopportun, il lui donne un « calmement » et lui demande de venir un peu plus tard. La même conduite est pratiquée par un

⁶ Ici il faut préciser que l'appellation « guérisseurs » signifie quelqu'un qui soigne surtout avec les plantes. Ils se trouvent que chez les Peul et toutes les autres ethnies les respectent beaucoup dans leur domaine. Par contre les « marabout » qui travaillent et soignent avec les prières et les versets du Coran se trouvent chez les trois ethnies.

guérisseur Seereer au Sénégal, qui dit, qu'il ne faut jamais laisser partir les malades sans leur donner quelque chose pour les assurer. Et ce guérisseur est reconnu par sa capacité, sa générosité, sa personnalité et son accueil du malade. Les gens viennent même de très loin pour le consulter.

On trouve ici un exemple d'une manière de travailler qui « complète » tous les besoins d'une société et dans celle-ci les besoins des personnes malades, un comportement de l'infirmier adapté, plein de compréhension et une couverture globale de tous les problèmes. Reste la question qui est disposée de travailler dans des conditions quasi inhumaines.

Dans un village Soninké où l'infirmier est bien respecté, il peut être appelé pour être conseiller et juge pour traiter des problèmes concernant le village et les villageois. Il n'est pas seulement infirmier, il peut jouer le rôle d'une personne assez important, parce que comme le fait qu'il est étranger lui a empêché au début d'être accepté peut passer maintenant à l'opposé et être considéré d'avantage pour que les gens le viennent consulter, parce qu'il n'est ni parent ni ami mais il est neutre.

Enfin notons qu'il y a une différence du comportement de la population envers la maladie entre le milieu rural et urbain si on étudie le milieu urbain. Avec la modernisation de la vie en général et les influences occidentales les gens se dirigent plus facilement vers les structures de santé « modernes ». Dans le village, le premier pas est toujours d'aller chez le guérisseur et quand la personne n'est pas guérie, elle va au poste de santé. Par contre en ville, les gens vont d'abord au poste de santé et s'ils ne sont pas guéris c'est maintenant qu'ils partent chez le guérisseur. Sauf si, le problème est assez clair pour eux, qu'il s'agit d'une maladie qui peut être soignée uniquement par les moyens de la médecine traditionnelle. Mais pour des maladies simples ils vont au poste de santé si toujours les moyens le permettent. Il est de règle aussi que les gens s'achètent les comprimés, notamment le « paracétamol » dans les boutiques pour les petits problèmes de santé comme les maux de têtes, la « fatigue » etc.

La décision chez qui la personne malade va se faire soigner n'est pas prise par le malade, mais par la famille. Ce sont ses parents ou frères qui décident si elle va se soigner au poste de santé ou chez le guérisseur à partir des causes qui sont soupçonnées. Decisions regarding whom to consult are based on illness beliefs, course and type of sickness, past family experiences with health care, and other factors, such as local health care ideology ... (Kleinman 1981 :187). Les expériences du malade ou du membre de sa famille avec un guérisseur ou avec l'infirmier dans un poste de santé peuvent être fondamentaux pour une prochaine décision pour ou contre une institution quelconque.

2.2. La perception du malade par la population

Le comportement de la population envers une personne malade est toujours une préoccupation.

« Une causerie devient impossible parce que la personne est occupée par sa maladie. La personne malade souffre, elle a des soucis, elle ne peut pas manger, et si elle mange, le manger n'a pas du goût, elle ne peut pas bouger. Si une personne est malade, on se fait beaucoup de soucis pour elle. On essaye de la soulager, de lui donner des conseils, de lui aider sur tous les niveaux, moralement et financièrement. »

C'est une tradition qui se trouve dans beaucoup de sociétés ouests africaines de soutenir le malade pas seulement psychiquement mais aussi avec quelques pièces d'argent. Il est important que le malade puisse montrer qu'il est réellement malade afin de recevoir ce soutien. Il est toujours essentiel de donner au malade le « droit » d'être malade. Ce n'est pas seulement dans le milieu familial mais aussi chez le guérisseur. Le malade peut montrer qu'il est malade pour recevoir cette « réponse culturelle » à sa souffrance, ce qui est déjà un grand soulagement pour lui. Ensuite il est compréhensible que le malade va d'abord voir une personne de sa propre culture pour se faire soigner, parce que chez lui il a plus de chances de recevoir une plus grande attention envers ses besoins et angoisses. Mais pour qu'il aille chez le guérisseur, il faut avoir une confiance envers celui-ci. À partir des analyses de traitements et conversations entre malade et guérisseur on a pu constater que la confiance entre ces derniers est une condition pour la guérison. Imperato et Traoré ont remarqué à juste titre : ... there is an underlying confidence between the user and the healer. This confidence between the healer and his patient is more german to the treatment than the

medicines themselves (Imperato & Traoré 1989:18). Le malade se sent en sécurité, il se sent bien et est convaincu qu'il recevra un bon traitement.

C'est un point très important pour les postes de santé, là où la personne affectée est bien respectée ça peut bien marcher s'il y a cette confiance de la population.

Un infirmier dans un village Soninké explique sa technique de mettre à l'aise les personnes plus âgées que lui. Par la tradition il y a des règlements de comportement entre les personnes de différent âge. Un jeune homme n'a pas le droit de poser certaines questions à un homme plus âgé que lui. L'infirmier dit que les hommes s'expriment plus facilement que les femmes, parce qu'il essaye de les rassurer au début de la consultation :

« Je dis au malade ne regarde pas l'âge, je suis ton ami, (remarque : il ne faut jamais dire que je suis ton frère, parce qu'entre frères ils ne se disent pas tout), je lui dis aussi que le secret va rester au poste de santé. Je lui dis qu'il faut parler clairement et précisément. La femme vient avec un problème pareil, mais elle dit qu'elle a mal aux reins ou mal au bas-ventre pour ne pas parler directement. Là je comprends que c'est toujours un problème urinaire. Chez la femme, le problème est l'éducation, parce que pour tout problème qui est en relation avec son sexe elle ne va rien dire. Elle a appris qu'elle doit supporter. »

Souvent il est très important de connaître la culture et ses traditions, mais plus essentiel est encore d'apprendre le « langage médical », ça veut dire les langues locales de la médecine. Comment la personne exprime la maladie, les douleurs, les symptômes. Chez les Seereer au Sénégal la maladie s'exprime toujours par la chaleur, un corps malade est un corps « chaud » – on dit « la personne a la chaleur » – et il doit être « refroidit » pour que la personne puisse guérir (Burtscher 2001 : 108). Chez les Yoruba, il y a aussi une manière de parler des problèmes du sexe de la femme, ... a Yoruba woman may complain of pain in her buttocks but mean a pain in the vagina. The medicine man will know that she is using a more modest language for such a culturally important, not to be carelessly mentioned, part of the body (Ademuwagun et al. 1989 : 156).

2.3. Santé de la femme – le corps de la femme

2.3.1. Grossesse

Le corps de la femme est considéré comme « ouvert » pendant certaines périodes de sa vie. Par exemple pendant qu'elle a la règle, pendant la conception, pendant la grossesse et pendant l'accouchement. Toutes ces périodes-là sont des états de transition (passage). Dans la croyance traditionnelle, tout ce qui est transition est considéré être non saisissable et plus difficile à protéger, la personne est plus vulnérable et par conséquent la cible préférée du sorcier. Les femmes, surtout les jeunes filles, évitent que quelqu'un soit au courant quand elles ont leur règle. À partir de leur sang, on peut la blesser d'une manière mystiquement et affecter sa fertilité. Due à cette croyance "du corps ouvert" la femme enceinte doit suivre beaucoup de règlements et interdits pendant cette période afin d'éviter être la victime des attaques de mauvaises forces qui peuvent entrer dans son corps et transformer l'enfant. Ce qu'on peut noter ici, c'est que la femme est responsable pour la santé de son enfant et peut par son comportement esquiver des problèmes. Un fait qui pèse lourd sur elle, parce qu'elle peut être jugée d'avoir sous estimé les dangers.

Ce sont les raisons pour lesquelles dans toutes les ethnies, la femme ne dit jamais qu'elle est enceinte. Il faut éviter que les mauvais esprits soient au courant. Les femmes entres-elles ont une manière de parler de la grossesse sans qu'elle le disent directement. Ils disent à une femme enceinte qu'elle est vilaine ou bien qu'elle est belle, qu'elle a chaud, qu'elle a mangé beaucoup d'haricots (à noter le symbolisme parce que les haricots font ballonner), mais la femme ne va jamais avouer son état.

Les règlements de comportement que la femme enceinte doit respecter :

- Il y a des heures pendant la journée où les femmes ne doivent pas sortir. C'est vers 13/14 heures et surtout pendant le crépuscule vers 19 heures.
- Chez les Peuls, la femme ne doit pas faire pipi en face de l'eau parce que l'eau peut déformer l'enfant, ça veut dire l'esprit qui vit dans l'eau peut le transformer. L'animisme, qui signifie que la nature est animée, a survécu malgré une islamisation depuis le 11^e siècle.
- Chez les Maures, la femme ne doit pas s'asseoir devant la chambre et comme chez les Peuls si la femme s'assoit devant l'eau, elle peut attraper un courant d'air qui est considéré comme un mauvais vent et qui va causer des douleurs au bas-ventre. Le mauvais vent est considéré comme un mauvais souhait qui est envoyé par un sorcier et qui vient sous forme de vent pour attaquer la personne envisagée. Un mauvais vent peut être envoyé pour attaquer une personne bien déterminée mais aussi si on est sur le chemin d'un mauvais vent, on peut être attrapé par hasard et ensuite tomber malade. Dans ce cas, la maladie va être moins grave.
- La femme ne doit pas se coucher en plein air (ce que les gens font pendant l'hivernage) à cause des mauvais esprits et sorciers qui planent, surtout la nuit.
- La femme ne doit pas marcher sous un arbre qui sert à soigner des maladies parce qu'elle peut être attrapé par l'arbre. Si la maman tombe malade ou bien l'enfant après sa naissance, le guérisseur doit chercher les feuilles de cet arbre pour soigner la personne malade. Il va préparer une macération que l'enfant ou la maman va boire deux fois par jour pendant 7 jours.
- La femme ne doit pas chercher le bois pour chauffer, parce que le bois pourrait être piétiné par un animal de réputation quelconque qui transmettrait ainsi son caractère à l'enfant ; par exemple si c'était un singe l'enfant se comportera comme un singe (voir plus loin les interdits alimentaires).
- Elle ne doit pas beaucoup circuler dans le village parce qu'il y a les mauvais yeux, les mauvaises langues, la mauvaise bouche, le mauvais vent et les mauvaises paroles qui peuvent attraper la femme comme aussi l'enfant dans son ventre.
- La femme ne doit pas porter le poids lourd.
- Elle ne doit pas se laver avec de l'eau froide, parce que ça peut causer la maladie du froid, qui vient avec le vent et le froid, la maladie du froid est une infection en termes de la médecine moderne.
- La femme ne doit pas marcher pendant la chaleur pour éviter un coup de soleil et les maux de tête.
- Les Soninkés et les Peuls disent que la femme doit beaucoup travailler pendant la grossesse parce que ça va faciliter l'accouchement.
- Chez les Peuls et Soninkés, il est recommandé que le mari reste à côté de sa femme pour l'accompagner pendant sa grossesse, parce que le sperme de l'homme pendant la grossesse aide à former l'enfant pour qu'il soit « complet ».

Interdits alimentaires :

- C'est le lait, que la femme enceinte ne doit pas boire à cause des moustiques qui sont dans le lait ou le palus qui est transmis au lait parce que la vache a été piquée. Une idée traditionnelle de la transmission du palus qui nous permet de reconnaître que les gens sont conscients d'éviter la maladie.
- À partir du 5^e mois, elle ne doit pas manger la viande d'un chat sauvage, parce que l'enfant va devenir comme le chat, qui est méchant. Ça veut dire que le caractère du chat se transmet à l'enfant.
- La viande du crocodile est interdite, parce que si l'enfant est un garçon, il ne restera jamais tranquille, il va toujours chercher la femme.

Problèmes et douleurs pendant la grossesse :

La protection du corps contre tout mal joue un rôle très important dans toute la vie chez toutes les trois ethnies. Pour éviter que la femme ait des problèmes pendant la grossesse, par exemple les maux de ventre ou bien maux des reins, les femmes vont partir chez un guérisseur qui leur fabrique une corde qui contient 7 nœuds. La femme va la porter autour de son ventre. Les nœuds symbolisent l'enfermement et l'attachement des maladies et des maux pour qu'ils n'agissent plus. Le nombre 7 est le nombre complète. Cette corde ne doit jamais toucher la terre et elle va être enlevé après l'accouchement. C'est important de noter que ce n'est pas n'importe qui, qui peut fabriquer les amulettes. Il faut toujours le savoir spécialisé, et surtout le savoir des prières qui sont faits en attachant les nœuds pour que la corde soit efficace.

Chez les Soninkés, il y a une démarche plus précisée pendant la grossesse. Au début la femme va voir une vieille femme qui ensuite appellera les esprits pour leur demander la protection de la femme enceinte. Ensuite elle va faire une corde avec des nœuds que la femme portera autour des reins pour la protection contre les mauvaises forces. Au 4^e mois les femmes vont encore chez le marabout pour recevoir un Gri-Gri à boire qui la protège d'un avortement. Au 5^e mois le marabout donne une protection contre les mauvais yeux. Si la femme a suivi ce déroulement, elle sera protégée pendant toute sa grossesse. Seule interdiction pour elle, qu'elle ne doit pas regarder quelqu'un qui est malade parce que ça peut tomber sur l'enfant. Tout ce qui est mauvais elle ne doit pas regarder.

Les femmes montrent qu'elles ont toujours des problèmes pendant la grossesse. Elles ne mangent pas bien, elles sont fatiguées et elles ont de la fièvre ... L'état de la grossesse est considéré par beaucoup d'ethnies comme une maladie. Il y a les hommes qui disent que la femme est souffrante quand ils veulent dire qu'elle est enceinte. C'est dû au constat qu'elle a toujours une petite chaleur, que le ventre peut faire mal, que le fait de grossir pèse lourd sur elle. Chez les Seereer, les femmes enceintes vont souvent chez le guérisseur pour lui demander un massage. Quelques fois, si la femme habite près du guérisseur, ça peut parvenir au point qu'elle vient tous les jours. Le guérisseur confirmait qu'en fait les femmes enceintes sont malades et qu'elles ont besoin d'un traitement pour les soulager (Burtscher 2001 :172).

Une femme m'explique comment elle ressent ses maux de ventre qui sont continuels depuis quelle était enceinte.

« J'ai l'impression qu'il y a une boule dans mon ventre qui marche du ventre au dos et quand je me lève, j'ai des vertiges. Je n'ai pas toujours mes règles, quelques fois, je ne les ai pas pendant 4 ou 5 mois. »

Ici la croyance mène à l'interprétation de la maladie dans le sens de la « pathologie solidaire » (voir l'explication ci-dessus).

Une femme maure explique que si la femme est enceinte et elle continue allaiter, si elle tombe malade maintenant elle contamine l'enfant par son lait.

Les mauvaises forces comme le mauvais vent, le mauvais sort, le mauvais œil causent beaucoup de danger chez la femme en état de grossesse, mais les conséquences tombent surtout sur l'enfant. L'enfant va montrer des malformations physiques ou bien des problèmes psychiques. Il peut naître avec une main fermée, avec des tâches dans la peau, des changements d'organes, une oreille en moins ... Tous les interdits et règlements pendant la grossesse jouent le rôle d'un système bien déterminé moralement et socialement qui permet à la population de trouver des explications pour tout problème. Au cas de maladie, ce système est considéré d'être dérangé. On revient encore sur la question du « pourquoi ». Mais ici c'est toujours la femme qui est responsable pour tout problème, si elle n'a pas respecté les règles c'est elle qui va être accusé.

Un autre grand problème avec des conséquences sur l'accouchement et l'enfant est quand la femme a un grand désir d'avoir quelque chose, et ce désir ne sera pas satisfait. Il se peut que l'accouchement soit retardé jusqu'à 3 jours parce qu'elle désire quelque chose; Si on lui amène ce qu'elle désire, elle va accoucher tout de suite (!). Ou bien si elle n'a pas de problème pour accoucher l'enfant naît avec un « manque » mais après la naissance si elle trouve cet objet désiré ce manque ou bien cette tâche va disparaître. Par exemple: une tâche sur la peau, un regard pas droit, l'enfant louche, la femme résoudra le problème avec son désir accompli.

2.3.2. Accouchement

Chez les Peuls et les Maures comme chez les Soninkés les accouchements se font à la maison en général, seulement quand il y a des problèmes l'infirmier sera appelé ou elles vont au poste de santé. Quelques fois, les femmes se rendent même à Selibaby à l'hôpital. Chez les Soninkés il y a dans chaque famille des vieilles femmes qui peuvent faire l'accouchement. La plupart des femmes accouchent allongés, mais traditionnellement les femmes accouchaient agenouillées. Si la femme accouche à la maison l'accoucheuse vient pendant une semaine pour s'occuper d'elle.

L'accouchement

Quand l'enfant vient c'est l'accoucheuse traditionnelle (AT) qui prend l'enfant et coupe le cordon. Le placenta doit être enterré par la femme qui accompagne la femme qui vient d'accoucher pour éviter une mauvaise utilisation. À l'entrée de la maison et sur les fenêtres, on attache des plantes pour la protection de la femme et de l'enfant. Aussi il se peut qu'elles déposent un couteau à côté de la porte de la chambre. Pour protéger l'enfant un couteau sera posé à côté de sa tête et si la femme va prendre la douche, elle part aussi avec un couteau. La protection est toujours contre toutes les mauvaises forces : esprits, diables, les gens de la nuit, les sorciers, les mauvais vents etc. Un couteau, parce que c'est le fer qui est une matière durable et résistante qui peut protéger contre tout mal. C'est aussi parce que le fer est travaillé par les forgerons. La caste des forgerons est toujours crainte par la population parce que leur travail les mets en contact permanent avec les puissances surnaturelles.

Si la femme va accoucher au dispensaire, elle apporte un couteau avec elle pour se protéger. On ne laisse jamais la femme ni l'enfant seule. Aussi la femme ne doit pas sortir avec son enfant de sa chambre et aucun bruit doit être entendu par l'extérieur avant que l'enfant ne porte pas son nom. Les mauvais êtres pourraient « attacher » l'enfant ou bien même le tuer. Le baptême sera le 7^e jour, c'est le jour où l'enfant reçoit son nom et à partir de là il est accepté comme membre et fait partie de la société. À partir de là, de sa « naissance sociale » il est moins susceptible aux attaques. Pour son baptême, l'enfant sera rasé, ce qui symbolise son entrée dans la société comme nouveau-née. Après le rasage, on forme une boule avec les cheveux, on les pèse avec de l'argent, dont le montant va être donné en charité. Les cheveux seront enterrés.

Chez les Maures, les accouchements se font à domicile. Les jeunes femmes qui accouchent pour la première fois vont chez leur maman pour accoucher là-bas, elles rentrent après 40 jours. Au moment de l'accouchement, l'AT est appelé et reste pendant tout le temps avec la femme. Dans tous les cas et dans toutes les ethnies, les femmes accouchent dans la « douche »⁷ à cause du sang. Ils étalent une natte en plastique par terre et la femme se couche, à l'époque les femmes ont accouché assises. Quand l'enfant sort, elle le prend et avec un morceau de tissu neuf qu'elle mouille avec sa salive, elle attache le cordon. Elle prend une lame neuf qu'elle a bien chauffée avant et elle coupe le cordon. Après cela elle attache le ventre de l'enfant avec un tissu neuf. Le nombril est soigné avec la cendre et du lait qu'on met sur la plaie, pareil chez les Soninkés. C'est ensuite qu'elle lave l'enfant avec le savon. Quelquefois l'enfant n'est pas lavé, l'AT prend du beurre du karité pour enlever la couche blanche qui est sur l'enfant.

Si une épisiotomie est nécessaire l'AT le fait avec l'ongle de son pouce, toujours dans la direction du ventre en haut. Pour la maman, on ne fait pas des soins après l'accouchement. Normalement elle est guérie le jour du baptême. Quand la femme a des problèmes, elle prend de l'eau chaude pour se laver.

C'est l'AT qui fait le premier massage avec le beurre du karité pour le bébé le lendemain de l'accouchement, après c'est la maman qui continue. Le massage est important pour que le corps de l'enfant se développe bien, pour qu'il se lève, pour qu'il vive, pour qu'il soit debout pour que le corps soit étendu. Le massage est fait pendant 40 jours. Une femme doit aussi faire le massage sur la tête de l'enfant, parce que la tête est composée de 4 partis et le massage sert à la fermeture de ces 4 partis et à la protection de la tête pour que le vent ne puisse pas entrer. Le vent cause les maux de tête et aussi la tête peut devenir laide si on n'assemble pas les 4 partis. Il en a même des gens qui attachent la tête de l'enfant pendant un certain temps. Après ça il a encore une autre pratique pour que l'enfant soit bien « formé » et jolie. C'est toujours l'AT, elle prend son pouce, et l'appui sur le palais du bébé pour que le nez se lève et ne reste pas plat.

Après la naissance, on donne à l'enfant un peu de beurre de vache à manger, pour vomir. Ça sert à nettoyer l'estomac et à enlever toutes les saletés qui étaient dans le ventre.

Quand il y a un accouchement prématuré l'enfant sera massé et bien couvert avec des pagens et des couvertures. Pour protéger l'enfant du « vent » on lui ferme les oreilles pour que le vent ne puisse pas pénétrer le corps de l'enfant. Quand on parle du vent, il faut toujours penser à l'idée du mauvais vent qui est un des causes surnaturelles de beaucoup de maladies.

Le baptême se déroule de la même manière comme chez les Peuls. Seulement les cheveux de l'enfant vont être trempés dans l'eau, ensuite on les roule en faisant une boule et on les coud dans un tissu que l'enfant va porter autour de son cou ensemble avec quelques perles blanches, 2, 3 ou

⁷ C'est le lieu où l'on se lave et où se trouvent les latrines.

4. La couleur blanche est toujours signe de pureté. Les Soninkés aussi prennent les cheveux de l'enfant, les mélangent avec du coton et fabriquent une corde que l'enfant va porter autour de son cou ou aux reins. La corde ne va pas être enlevée, elle doit se détacher elle-même.

Pour son travail, l'AT n'est pas payé, on lui donne ce qu'on a. La femme qui accouche apporte le savon, la lame, le tissu etc., elle amène tout ce qui est nécessaire pour l'accouchement. Le restant du matériel pour l'accouchement sera laissé chez l'accoucheuse. Quelquefois les femmes payent 500 UM. On peut lui donner aussi la peau de la chèvre le jour du baptême ou une patte.

Quelques fois, la femme a des problèmes après l'accouchement. Elle a des maux de tête parce qu'elle n'a pas beaucoup saigné et c'est ce « mauvais sang » (pensée humoral) qui est resté dans la femme et qui doit être enlevé.

Dans ce cas il y a deux traitements qui peuvent être fait :

- on prend du lait et du beurre, on les chauffe et quand c'est refroidi la femme doit le boire
- Ou bien elle doit manger la viande très grasse, ça fait sortir le mauvais sang. Avec ce qu'elle boit et ce qu'elle mange, elle fait couler ce qui est dans le ventre pour sortir ce qui est mauvais (la graisse liquéfiée → une idée symbolique).

Quand le placenta ne sort pas tout de suite la femme va manger des dattes mélangées avec de la résine, du lait des feuilles d'une plante pilée et de l'eau, le tout est bien frappé et la femme va le boire. Ça provoque un « lavage » du ventre.

La maladie est perçue comme une matière, quelquefois comme un être vivant qui est dans le corps et qui travaille dans le corps est qui gâte l'intérieur et quand la femme est enceinte cette maladie détruit l'enfant.

2.3.3. Virginité et Mutilation génitale (MG)

Mutilation génitale

Dans les trois ethnies, la mutilation génitale est pratiquée. Presque dans tous les villages, l'excision est faite par l'accoucheuse traditionnelle sinon par une vieille femme.

- Les Peuls disent que c'est à cause de la religion, que la femme ne peut pas prier comme il faut, et qu'on ne peut pas se laver dans l'eau ; ça veut dire dans les marigots pendant l'hivernage avec les autres, parce qu'elle est considérée comme impure. Si une jeune fille peule n'est pas excisée et elle donne de l'eau à quelqu'un, l'eau devient salée, encore pour des raisons d'impureté.
- Chez les Maures, la MG se fait dans la première semaine après la naissance mais le plus souvent le jour du baptême. Les femmes maures disent que c'est laid et quand la fille est excisée, elle est belle. Il ne faut pas que l'homme voie le clitoris parce que c'est laid. Un homme maure dit que c'est pour maîtriser la femme, sinon elle est trop agitée et elle exige trop de l'homme, et aussi il dit que les hommes sont très jaloux.
- Les Soninkés disent qu'une femme non excisée ne peut pas être satisfaite par l'homme et qu'elle va courir ailleurs. Chez eux il existe aussi l'idée que le clitoris symbolise la partie masculine chez le sexe de la femme.

Une des explications bien connue pour la mutilation génitale est l'idée que le clitoris symbolise la partie masculine chez la femme et le prépuce la partie féminine chez l'homme qui doit ensuite être enlevé pour être un homme complet ou une femme complète.

Déroulement de la Pratique

Il y a deux ou trois femmes qui attrapent l'enfant, celle qui est responsable, souvent l'accoucheuse traditionnelle, prend une aiguille avec laquelle elle attrape le clitoris (l'aiguille parce que le clitoris est si petit) et avec une lame neuf (si la maman l'amène), mais aussi quelquefois avec ses ongles, elle coupe le clitoris. Avant de couper, la vieille prend lame et récite un verset du Coran. Elle dit Bismilahi, crashe⁸ sur la lame pour transmettre la prière dessus et coupe.

La plaie est nettoyée avec du savon et soignée soit avec la résine uniquement, soit avec un mélange de résine, des fientes de l'âne séché et pilé et avec la poudre du fruit de l'Acacia albida.

⁸ Les crachats ici ne sont pas des crachats proprement dits, mais plutôt symboliques. La personne fait semblant de cracher, elle fait seulement le mouvement avec la bouche et crashe sans salive.

Cette poudre doit arrêter le saignement et devrait faire en sorte que le sexe de la femme devienne propre.

Souvent elles attachent les jambes de la fille pour qu'elle ne puisse pas les écarter. Tous les deux jours la vieille qui a excisé la fille nettoie la plaie avec du savon et y remet de la poudre. Normalement, si tout va bien le troisième jour la fille doit être guéri. Les femmes évitent de nettoyer la plaie avec de l'eau, parce que l'eau est trop froide, ça peut rendre malade (voir ci-dessus pour les interdits des femmes pendant la grossesse) et la plaie peut « s'enrhumer », ça veut dire qu'elle va s'infecter. Plus précisément dite, l'eau peut contenir un vent qui cause la maladie (voir ci-dessous les maladies de l'eau).

Chez les Peuls et Maures, l'excision se fait dans la première semaine après la naissance. Quelquefois le même jour du baptême. Chez les Soninkés, l'excision se faisait à l'âge de 10/11 ans, maintenant ils le font plus tôt. Quand la famille vit en Europe la fille peut avoir 2,3 ou 4 ans. L'excision peut se faire interethnique, il peut avoir une femme peule qui le fait chez les Soninkés ou bien une femme maure qui le fait chez les Peuls ou chez les Soninkés.

Il y a des femmes Soninkés qui sont au courant que la pratique est interdite maintenant, elles ont entendu parler à la radio de l'excision et il y a même ceux qui pensent que la pratique va se perdre avec le temps.

La vieille femme est payée 100 UM et on apporte une lame neuve et du savon. La lame doit être enterrée ainsi que le clitoris. Le savon reste chez la femme qui a fait l'excision.

La virginité

La virginité chez les Peuls, Maures et Soninkés était exigée à l'époque, aujourd'hui ça a changé surtout dans les villes.

Chez les Soninkés, si la femme est vierge elle aura des cadeaux pour le mariage, un bracelet en or ou bien une somme d'argent. À l'époque la virginité était très importante pour eux, la fille ou bien sa mère pouvaient se suicider à cause de l'honneur blessé.

Dans le temps, la femme portait un boubou blanc pour la nuit du mariage. Blanc c'est la couleur du bonheur et de la pureté. Pour la première nuit, elle étale un petit pagne blanc sur le lit. Le lendemain matin la femme du forgeron ou bien la plus vieille de la famille (une captive) peut entrer dans la chambre pour voir le pagne. Si elle trouve du sang sur le pagne, elle va sortir avec le pagne blanc et louer la fille et toute sa généalogie et tout le quartier seront au courant. Mais si elle ne trouve pas du sang, elle va plier le pagne, le garder et s'en aller en silence, sans bruit et personne ne va en parler. Aujourd'hui ça peut arriver que la femme du forgeron soit complice et fasse une cicatrice sur sa cuisse et met le sang sur le pagne qu'elle va sortir de la chambre. Ou bien les filles qui ont vécu en ville et qui vont se marier dans leur village apportent un flacon d'un liquide qu'on utilise pour désinfecter les plaies et qui est rouge comme le sang, qu'elles mettent sur le pagne.

La même chose peut se passer aussi chez les Maures et les Peuls. Même si la fille n'est plus vierge, il y a des manières de cacher cette « tache ». Soit comme il est décrit ci-dessus ou soit par une opération où on essaie de refaire l'hymen. Une pratique qui devient de plus en plus réputée surtout chez les femmes qui vivent en ville. Même si on a l'impression que cette tradition se perd, elle joue toujours un rôle assez important chez les femmes et est une préoccupation d'une jeune fiancée.

Les filles maures commencent à porter la **melafa** quand elles ont les premières règles à l'âge de 13/14 ans. La religion musulmane demande à la femme de couvrir son corps décentement. Les femmes elles-mêmes perçoivent la melafa comme un emblème d'identité féminine, c'est un vêtement de beauté et de séduction.

2.4. Santé de l'enfant

Les maladies les plus dures pour les enfants selon les femmes sont le palus et la diarrhée. Pour éviter le palus elles disent qu'elles prennent la moustiquaire, mais pendant le crépuscule les enfants sont couchés dans la cour et la maman évente pour chasser les moustiques. Et c'est seulement quand la maman va se coucher, que l'enfant va être protégé sous la moustiquaire. Mais

même le fait d'être sous la moustiquaire ne suffit pas pour protéger complètement, parce que la plupart des moustiquaires sont criblées de trous. Les femmes sont conscientes qu'il faut protéger l'enfant, mais les mesures prises ne sont pas suffisantes. Et encore le matin la famille se lève très tôt à l'aube, un temps pendant lequel il y a encore les moustiques.

Quand c'est le palus, elles soignent l'enfant d'abord traditionnellement chez un guérisseur ou un marabout et c'est seulement quand ça ne marche pas qu'elles vont au poste de santé.

Quand l'enfant a la diarrhée, les femmes essaient d'abord de traiter l'enfant elle-même. Elles utilisent les plantes qui sont à la portée de la population pour faire les premiers soins quand un problème se présente. Souvent les enfants vont chercher les plantes, mais la cueillette ne nécessite pas de rituel particulier. Elles donnent le pain de singe qu'elles mélangent avec de l'eau ou bien des feuilles ou des écorces pour faire une macération ou une décoction.

Si les femmes ont les moyens, elles donnent à l'enfant des biscuits à manger. Après cela, les femmes vont voir un guérisseur si l'enfant n'est pas guéri.

Souvent les femmes arrêtent d'allaiter parce qu'elles pensent que la diarrhée est due au lait.

Quelques femmes peules disent qu'elles ont entendu parler du traitement avec l'eau, le sucre et le sel, mais qu'elles ne le font pas parce qu'elles ne connaissent pas le dosage. Si le traitement du poste de santé ne marche pas non plus elles partent à Selibaby. Dans un village maure, les femmes disaient que la diarrhée est amenée par la faim et la chaleur, et que c'est toujours pendant la saison sèche.

Encore une fois, les femmes disent qu'elles font toujours un traitement elle mêmes avant d'aller chez un guérisseur et si ça ne marche pas elles vont au poste de santé. Il s'agit ici du savoir populaire qui est accessible à tous, différent du savoir spécialisé qui exige une connaissance spécifique et qui est détenu exclusivement par les guérisseurs et les marabouts.

2.4.1. Sevrage

Le sevrage qui se pratique en moyenne vers l'âge de 22-24 mois est une opération rituelle qui inaugure une série de transformations.

Les pratiques se ressemblent chez toutes les trois ethnies. L'enfant va être sevré quand la maman tombe encore enceinte. Ça peut être après un an comme après deux ans. Quelquefois le sevrage se fait quand l'enfant commence à marcher. La femme va toujours arrêter d'allaiter quand elle tombe enceinte parce que ça peut porter préjudice au fœtus. Chez les Wolof au Sénégal on dit que l'enfant qui tète sa mère enceinte est dit « téter le lait de l'autre » et peut en mourir et l'on dira alors que la chaleur du ventre de la mère l'a tué (Rabain 1994 :43).

Quelquefois les femmes ne donnent pas à manger à part de l'allaitement, quelques fois, elles donnent un peu de la bouillie de riz ou de mil et du lait. Ça peut être aussi qu'elles attendent que les 40 jours après la naissance surtout chez les femmes maures. Et chez eux aussi elles commencent à donner le lait de chèvre à l'enfant après ces 40 jours.

Chez les Maures il y a des femmes qui disent que c'est l'enfant qui refuse à manger et c'est à cause de ça qu'elles ne lui donnent pas à manger à part l'allaitement. C'est ce refus qui explique l'intervention du marabout (voir ci-dessous). Elles disent aussi que le lait est suffisant. Il y a aussi l'idée que le lait de la mère et les aliments mélangés causent une maladie. Elles disent que le manger n'est pas riche, qu'il n'a rien dedans surtout pendant la saison sèche.

Les procédures rituelles du sevrage sont effectuées par le marabout. Elles se déroulent de la manière suivante. L'enfant est emmené le matin chez le marabout. La cérémonie est brève. Le marabout donne « quelque chose » à la maman à mettre dans la bouche de l'enfant pour qu'il laisse les seins. C'est quelque chose qui « attrape » la bouche de l'enfant et sur lequel il a récité ou écrit un verset coranique.

Ça peut être :

- une datte sur laquelle le marabout prie avant qu'on la donne à l'enfant
- un biscuit sur lequel le marabout prie avant de le donner à l'enfant
- un morceau de galette de mil etc.
- ou bien il prend une aiguille est pique la langue de l'enfant

Une autre pratique est que la maman amène son enfant chez sa maman ou bien chez sa sœur pendant deux ou trois nuits avec le résultat que l'enfant va oublier le sein de la maman.

En effet il est dit que l'enfant abandonne désormais le sein pour suivre tous ceux qui ont mangé le pain.

Le sevrage est une première épreuve pour l'enfant parce qu'il se fait souvent de manière brusque et totale.

Tant qu'un enfant n'a pas encore commencé à manger la nourriture dure comme le mil, le riz, le sorgho, on ne peut pas faire la charité sur lui.

Ce sont les différentes étapes qui marquent la vie d'un enfant. Avant qu'il ne porte pas son nom, il n'est pas considéré comme un membre de la société, la deuxième étape est après le sevrage, qu'il n'est plus considéré comme bébé. Il peut marcher maintenant et reçoit une nouvelle identité sexuée et sociabilité. Si l'enfant était toujours le plus proche avec sa maman, il commence maintenant aller vers les autres enfants, il joue. Le sevrage marque ainsi l'entrée de l'enfant dans la vie sociale, les tâches et les jeux avec les enfants de même sexe.

2.4.2. Nutrition

Pour l'enfant :

La tradition n'admet guère que l'enfant prenne place à la calebasse familiale avant l'âge de la marche. Si les moyennes le permettent l'enfant sevré, qui participe au repas familial, continue de recevoir un repas de complément, matin et après midi, jusqu'au sevrage de son cadet. On leur donne le restant du petit déjeuner ou du repas de midi. Souvent surtout dans les villages maures les gens ne mangent pas à leur faim et pendant la saison sèche c'est un repas par jour seulement qu'ils mangent.

En général

Ce qui est cité dans la suite est ce que pourrait être et ce que la population souhaite de manger, mais ce sont quelques familles seulement qui mangent bien toute l'année.

matin : café, thé, arachides, bouilles de mil, haricots, thé kinkéliba, mil avec haricots, fondé,
midi : riz, poisson sec, rarement la viande, riz sec, du lait pendant l'hivernage, pratiquement pas de légumes,

soir : le mil avec les haricots, les Soninkés mangent les épinards avec le mil pendant l'hivernage, pendant la saison sèche ce sont les haricots ou le lait, chez les Maures c'est la viande de mouton.

Chez les Soninkés ce sont les parents émigrés qui assurent les manques de nourriture.

En général il y a des familles qui n'ont pas toujours assez à manger, il y a aussi des enfants qui ne mangent pas à leur faim.

Pendant la saison sèche, la nutrition devient un problème. Les gens disent qu'ils doivent se débrouiller pour trouver quoi à manger. Si quelqu'un a les moyens, il peut manger même pendant la saison sèche trois fois, mais aussi il en a ceux qui mangent une seule fois. Si une femme accouche à ce moment-là, ça peut arriver qu'elle n'ait pas du lait pour allaiter son enfant. La maman doit manger des arachides pour avoir du lait.

Pendant l'hivernage, les Maures ne donnent pas le lait de vache à leurs enfants parce qu'il est trop gras et trop lourd. L'enfant peut tomber malade, il a la fièvre ou bien le palus.

C'est dans leur tradition que l'enfant ne participe pas aux repas de la famille avant qu'il ne marche, ça veut dire le moment où l'enfant est descendu du dos de la maman et le moment où il est sevré.

Remarquons ici que cette tradition peut rendre difficile un programme de nutrition où on donne à l'enfant à manger avant qu'il soit sevré (!).

2.4.3. Protections

La protection de l'enfant joue un rôle grand et assez importante dans toutes les ethnies, soit Peuls, Maures et Soninkés. Un enfant qui porte beaucoup de Gris-Gris et amulettes témoigne une mère soucieuse.

Pour toutes les ethnies :

Les protections commencent dès la naissance de l'enfant. Le lendemain matin la maman va déjà attacher quelques premiers Gris-Gris pour sa protection. Et ça va continuer toute sa vie.

La plus grande protection pour l'enfant est celle de le protéger la nuit contre les mauvais esprits et les gens de la nuit.

Quand les enfants se réveillent la nuit et pleurent, on dit toujours qu'il a vu les génies. Mais ce ne sont pas seulement les enfants qui sont attaqués mais aussi les adultes. Mais on dit si l'enfant était beaucoup lavé pendant son enfance, il sera protégé quand il sera adulte, il aura moins de problème. Le bain et la boisson thérapeutique sont considérés comme une immunisation.

Cette idée de protéger une personne jusqu'au point qu'il se développe dans son corps une protection pareille à une vaccination et assez important à noter. C'est fondamental parce qu'on a pu constater que la population est très réceptive aux vaccinations. Parce que l'idée de la protection traditionnelle est conforme à l'effet de la vaccination.

Tout esprit, sorcier, personne de la nuit etc. est source de peur dans sa première manifestation. Un rêve ou des visions nocturnes provoquent une grande peur qui déclenche la maladie. Il est toujours question d'un contact visuel, toujours la nuit entre la personne (l'enfant) et le génie. Les gens de la nuit sont des mangeurs d'âmes, chez les Peuls ils sont appelés **sukunya**.

Les sorciers, mangeurs d'âmes ou mangeurs de la chair humaine sont considérés comme de vraies personnes qui vivent entre les gens pendant la journée mais la nuit, ils peuvent devenir invisibles ou bien ils se transforment en animal, pour aller à la « chasse ».

Chez les Soninkés il y a les marabouts qui prient sur la tête des enfants pour qu'ils dorment bien et sans voir quelqu'un ou quelque chose. Souvent les femmes partent avec leurs enfants devant la mosquée quand il y a la prière le soir pour que l'imam prie sur la tête de l'enfant. Mais quand l'enfant est déjà malade ils vont chez le marabout pour le soigner. C'est le marabout qui va faire la voyance. C'est lui qui peut distinguer de quelle attaque il s'agit, quelle personne va traiter l'enfant et si c'est lui-même qui va traiter l'enfant, quels versets il va prescrire, parce que ce ne sont pas toujours les mêmes.

Le marabout écrit des versets du Coran sur son tableau, après il met de l'eau et avec du coton il efface l'écriture. À la maison, la maman fait un bain pour son enfant en trempant le coton dans l'eau avec laquelle elle lave l'enfant ou bien elle lui donne la solution obtenue à boire. La maman doit enterrer le coton après l'usage, parce que les versets du Coran ne doivent pas être jetés n'importe où. Ils pourraient être réutilisés pour une intention mauvaise, notamment une sorcellerie, une pratique magique, un mauvais sort ...

Chez les Peuls, il y a une pratique pour la dentition de l'enfant. Les guérisseurs fabriquent un cordon qui est fait de 7 pierres et 7 nœuds que l'enfant doit porter au cou. Cette amulette fait pousser les dents et évite les douleurs. La fabrication de cette amulette est accompagnée de prières et crachats et peut être faite uniquement par un guérisseur qui détient le savoir spécialisé. La maman a payé 300 UM au guérisseur.

Pendant que l'enfant est en âge de recevoir les dents il ne faut jamais regarder dans sa bouche pour voir si les dents ont déjà poussé parce que ça va les empêcher de pousser. Il ne faut pas non plus couper les ongles d'un enfant parce qu'on dit que l'enfant va devenir un voleur.

Contre les vomissements les Peuls font une corde avec trois ou quatre nœuds et une perle blanche que l'enfant porte autour de son cou pour le protéger des vomissements et de la toux. Quand l'enfant vomit, ils disent que l'os du cœur est tombé.

Il y a la croyance que les vomissements sont causés par le sucre et souvent les femmes arrêtent de donner aux enfants du sucre. Ici il faut noter, qu'une sensibilisation des femmes pourrait avoir des effets très positifs sur les petits traitements de l'enfant qui sont faits à la maison.

Quand il y a des problèmes au niveau de la poitrine, ils font aussi une corde avec des nœuds, toujours dans le sens d'attacher la maladie, de la ligoter. (Mais il y a aussi la pratique d'attacher la chance ou le bonheur, le succès avec les nœuds).

Pour tout ce qu'il s'agit de l'enfant, sa protection par les cordes au cou avec les nœuds, les Maures et les Soninkés confirment qu'ils vont chez les guérisseurs peuls. Les Maures précisent qu'ils ont vécu une longue cohabitation avec les Peuls et qu'ils leur font confiance. Les Peuls ont une grande réputation comme guérisseur.

Dans les trois ethnies, on remarque que la protection de la personne est plus importante que les traitements curatifs. Il y a cette idée que c'est plus facile de protéger une personne de la maladie que de traiter la personne une fois malade. Là le processus sera beaucoup plus difficile et plus long. « the traditional healer actually spends much more time preventing witchcraft than treating its effects » (Ademuwagun 1989 :245). Et ce fait est valable pour toute sorte de maladie.

2.4.4. Vaccinations

Si on parle de la protection, on vient sur la perception de la population sur les vaccinations. Le résultat d'une vaccination rejoint parfaitement l'idée traditionnelle de pouvoir protéger l'homme dès sa petite enfance (voir ci-dessus les protections). Les vaccinations sont bien acceptées et encore plus important à noter, bien perçues.

Les femmes peules disent qu'à l'époque les enfants mouraient à cause de la rougeole, la coqueluche, mais maintenant avec les vaccinations ça va beaucoup mieux. Elles disent seulement que quelques fois, elles perdent les papiers (!).

Parfois les piqûres leur font mal, mais en général toutes les femmes sont d'accord que les vaccinations sont bien pour l'enfant et peuvent les protéger.

Il arrive qu'ils disent que quand ils ont une enflure et qu'ils ont été piqués que c'est dû à la piqûre et que la partie où on les a piqués et enflés à l'intérieur. (Ça veut dire que les gens ramènent des fois des maux après un traitement des piqûres à celle-ci, mais c'est toujours aussi parce qu'ils cherchent la réponse à la question du « pourquoi » ils sont malades.)

« Je me suis fait piquer et j'ai des problèmes jusqu'à aujourd'hui, j'ai eu le palus et j'ai reçu 24 ampoules, maintenant j'ai les fesses qui me font mal. Je pense c'est toujours enflé à l'intérieur. C'est mon enfant qui fait le massage avec de l'eau chaude sur les parties qui font mal. »

Aussi les femmes maures confirment qu'elles ont vu que les vaccinations sont bonnes parce que ça protège les enfants. Et si l'enfant tombe malade, il ne va pas être aussi malade. Les femmes disent que les vaccinations protègent contre la rougeole, la coqueluche, contre le **haimra**, ce sont les boutons qui sortent sur la tête de l'enfant et qui sont contagieux. Dans ce cas, les femmes lavent la tête de l'enfant avec du savon chaque matin, mais si cela ne guérit pas elles disent qu'elles vont au poste de santé à Selibaby.

La seule critique de la part de la population :

- Ce n'est pas certain que les gens dans les villages soient quand il y aura des vaccinations. Quelquefois c'est averti à la radio, mais ce n'est pas toujours le cas. En plus il y a le problème que les gens ne disposent pas toujours d'une radio pour être informé.
- Quand il y a les vaccinations ça peut être qu'il n'a pas des fiches ou bien pas assez de fiches.
- Un Maure explique que la dernière fois que les gens sont venus vacciner, ils n'ont pas attendu les gens qui étaient partis au champ, bien qu'on le leur ait dit.

2.4.5. « Maladies traditionnelles » chez l'enfant

On a déjà parlé au chapitre sur les règlements pendant la grossesse de cette « maladie » ou disons plutôt de ce problème.

Il y a une maladie chez l'enfant où les gens disent que c'est l'arbre qui a « attrapé » l'enfant. Par conséquent l'enfant a mal à la tête et sa peau devient blanche. Il y a la croyance que l'arbre est habité par un esprit et que c'est celui-ci qui a attrapé l'enfant (voir ci-dessus pour les femmes enceintes qui ne doivent pas passer sous cet arbre). Cette croyance est le reste de l'animisme qui faisait partie de la religion traditionnelle des Peuls. On a vu que la femme enceinte ne doit pas marcher sous cet arbre et quand elle porte l'enfant sur le dos non plus. L'enfant peut être protégé si on lui attache un petit morceau de cet arbre dès sa naissance.

Ici il faut penser aussi à tous les problèmes qui sont liés aux esprits de la nuit, quand l'enfant pleure etc. (voir ci-dessus les protections).

Pour ce genre de maladie un traitement traditionnel est exigé, parce que c'est une cause surnaturelle qui est à la source de cette maladie. Et c'est aussi seulement le guérisseur qui peut comprendre la maladie et savoir comment il faut la traiter.

2.5. Les maladies : paludisme, bilharziose, diarrhée, méningite ...

• Hivernage

Pendant l'hivernage il y a surtout le palus dont souffrent les gens. À l'époque on appelait cette maladie « maladie de l'hivernage ».

2.5.1. Palus :

Pour toutes les ethnies :

Les gens expliquent qu'ils ne savaient pas qu'est-ce qui est le palus. Les Peuls l'appelaient = **dionti nothie**, ce qui explique l'action et le cours de la maladie. Ça veut dire que la maladie vient aujourd'hui, mais elle ne peut pas apparaître demain, mais qu'elle peut revenir après-demain. Ils disent que c'est une maladie qui peut tromper les gens, parce qu'elle vient un jour et un autre jour, on se sent bien, et pourtant on est très malade et que c'est ça qui est très dangereux parce qu'il y a des gens qui meurent déjà le troisième jour. Ils disent que depuis qu'il y a les dispensaires ils ont appris que la maladie est appelée "palus".

Les symptômes sont décrits de la manière suivante :

La personne piquée par les moustiques se gratte et devient très faible. Le corps est chaud, (la chaleur est toujours un signe d'être malade, au lieu de dire que « quelqu'un est malade » on peut dire « il a la chaleur »), la tête fait très mal, la personne vomit, elle a des vertiges, elle a de tremblement, elle peut avoir de convulsions.

Les gens précisent que quand on a le palus on peut être malade, l'autre jour on est bien et le troisième jour on est encore malade, on en a déjà parlé.

Les gens détaillent encore que quand quelqu'un a le palus la personne a très chaud surtout quand la chaleur du jour arrive, mais à l'intérieur la personne a froid et le corps tremble. Le soir la chaleur du corps descend, le matin aussi la personne est à l'aise, mais au milieu de la journée ça recommence encore. Une personne peut avoir le palus, mais elle se sent bien. Cependant dès qu'elle fait un effort, la maladie revient.

Les gens pensent que le palus peut être transmis par le lait de vache, car les vaches sont piquées par les moustiques et transmettent le palus avec le lait. C'est la raison pour laquelle ils ne boivent pas le lait quand ils sont malades.

Les Maures appellent le palus **aurakh**, ce qui veut dire vomissement. Parce que la personne malade vomit beaucoup. Les vomissements font partie des symptômes du palus. Quand une personne a l'aurakh, elle vomit quelque chose qui est jaune. Pour le traiter le guérisseur prépare un coq rouge avec du beurre que la personne malade va manger. Un autre traitement se fait avec des plantes qui sont bouillies avec du lait que le malade boit. Les deux traitements vont lui causer une diarrhée après laquelle il est guéri. Ici toujours on pense que la maladie doit être sortie du corps, par les orifices. Il y a une matière dans le corps qu'il faut sortir. Mais si le traitement ne marche pas, ils vont voir l'infirmier qui dit que c'est le palus. C'est de cette manière qu'ils ont apprise que l'aurakh est le palus.

C'est toujours par cette démarche que les gens ont rencontré la médecine moderne, disons les termes de la médecine moderne et ensuite les utilisent aussi dans leur langage. Mais il y a toujours le danger que les termes sont utilisés pour caractériser une maladie qui est peut-être considérée par la population comme la maladie x. Ils l'appellent la maladie x et pourtant c'est une autre maladie. C'est pourquoi il ne faut jamais prendre le terme étant donné ainsi par la population mais il faut toujours vérifier. Nous le verrons ci-dessous quand nous parlerons de la « bilharziose ».

Chez les Maures encore le palus est appelé **hamati namous**, c'est la fièvre ou bien la chaleur des moustiques, et avant ils ont dit **hamati towza** = la fièvre de l'hivernage. Leur traitement était de refroidir le corps du malade, parce qu'il y a une très grande chaleur sur la personne. Il faut laver la personne très tôt le matin et très tard le soir pour refroidir le corps. Ils disent que ça baissait la chaleur. Mais ils précisent qu'ils ont utilisé aussi les comprimés qui étaient vendus dans les boutiques du village. À Selibaby, ils ont acheté l'Aspirine pour traiter les maux de tête.

Les Soninkés appellent le palus **samama** = c'est la chaleur des moustiques. Comme le palus est accompagné quelquefois de vomissements, (jusqu'à vomir la bile), les gens pensent que c'est dû à trop de sucre. Ils font un traitement traditionnel et là on leur dit de laisser le sucre. Dans ce cas aussi un guérisseur peut leur faire une corde avec des nœuds pour attacher au cou pour arrêter les

vomissements parce que les vomissements passent par la gorge. C'est par le symbolisme que le nœud de la corde attache la maladie.

Quand ils tombent malades et ils soupçonnent que c'est le palus, ils vont d'abord chez le guérisseur même si la personne n'a pas encore des convulsions. Chez le guérisseur, ils reçoivent des plantes pour se baigner ou bien pour boire. Quand ça n'a pas marché avec la médecine traditionnelle, ils vont au poste de santé. Où ils reçoivent des comprimés si ce n'est pas encore trop grave ou bien une piqûre quand la maladie est déjà aggravée.

Quand l'enfant a des convulsions, ils pensent toujours que ce sont les esprits qui ont attrapé l'enfant et ils l'amènent chez le guérisseur ou bien chez le marabout. L'enfant sera lavé, ça veut dire purifié des esprits. Mais quand l'enfant ne guérit pas ils vont au dispensaire. Il se peut aussi qu'ils fassent les deux à la fois, pour traiter les deux causes qui sont reliées à toute maladie.

Pour se protéger contre le palus, les gens font des petits efforts : Ils prennent les feuilles de l'arbre **nim**, avec lesquelles ils font une fumigation dans la chambre pour chasser les moustiques ou bien ils mettent l'encens qui sert aussi à parfumer la chambre avant que le couple se couche. Aujourd'hui ils prennent les moustiquaires, mais il n'y en a pas une seule qui ne soit déchirée ou soit parsemée de trous. Toutefois l'utilisation des moustiquaires est fréquente et même dans les villages, les gens s'en servent. Le seul problème qui se pose est une mauvaise utilisation parce que les gens se couchent très tard et se lèvent très tôt (on en a déjà parlé au chapitre santé de l'enfant).

2.5.2. Maladies de l'eau

Il est préférable de ne pas parler de la bilharziose ici, parce qu'il y a beaucoup de maladies qui peuvent venir avec l'eau et c'est seulement avec la médecine moderne que les gens ont appris le terme bilharziose et le peuvent l'utiliser pour n'importe quelle maladie qui est en relation avec l'eau. Parlons alors des maladies de l'eau, parce que c'est plus proche de l'idée qui a la population de la maladie.

Kalia par exemple est le nom peul pour désigner une maladie comme la bilharziose. Ils expliquent que c'est une maladie où ça fait très mal quand ils doivent uriner, et il peut avoir du sang dans les urines. Les gens disent quand ils ont eu le forage la maladie kalia a disparu.

Dans un autre village peul, les gens se plaignent qu'il y a le forage qui est gâté. Alors ils sont obligés de prendre l'eau de puits, mais quelques fois ils boivent l'eau des marrés ce qui leur amène la **nduguredu** = le ventre qui court = la diarrhée.

S'il y a le sang dans les urines, ils le considèrent comme une maladie « normale » et ils vont le soigner avec les plantes. Ils confirment que quelquefois ça marche bien et les gens guérissent. Aujourd'hui les gens connaissent le terme bilharziose parce qu'ils ont entendu en parler au dispensaire. Les mamans indiquent quand les enfants ont du sang dans les urines. En revanche, chez les adultes c'est seulement l'infirmier qui peut s'en rendre compte. Les adultes ne parlent pas de leur maladie. De plus les hommes veulent convaincre l'infirmier qu'ils ont une bilharziose au lieu d'accepter qu'ils ont une MST, parce que c'est moins honteux).

Pendant l'hivernage, les agriculteurs doivent camper à côté de leurs champs parce qu'ils doivent les protéger contre les nomades qui passent avec leur troupeau (voir aussi le chapitre mouvement de la population). Dans ce cas, les gens sont obligés de boire l'eau des marigots qu'ils filtrent avec un tissu, ce qui les protège contre le ver de guinée mais pas contre les autres maladies.

Il y a une sorte de démangeaisons chez les enfants qui est due aussi à l'eau, mais la femme précise que c'est une maladie que chaque enfant doit avoir et que ça passe (ça doit être une maladie infantile qui peut être n'est pas forcément due à l'eau, mais les gens la considèrent comme si elle venait avec l'eau).

Remarque :

Point important de la croyance traditionnelle : Dans le chapitre sur la mutilation génitale on a vu que l'eau peut être quelque chose qui est froid et qui peut être considéré comme la cause d'une

infection ou bien **est** l'infection. Mais dans ce sens l'eau est toujours mélangée avec un courant d'air qui est vu comme un mauvais vent. Dans leur langage, une infection a toujours un lien avec l'eau ; important aussi quand il s'agit des maladies qui viennent de l'eau.

L'eau a plusieurs significations :

D'une part, l'eau a un sens purgatif et est utilisée pour beaucoup de traitements, notamment le bain traditionnel à base des plantes. Dans la religion islamique aussi l'eau joue un rôle particulier, notamment avec une connotation de pureté.

Les bains ou lavages chez un guérisseur ont une fonction thérapeutique et trois fonctions symboliques :

- traiter le corps malade
- purifier et nettoyer
- « ouvrir le corps » pour recevoir le traitement et aussi l'ouvrir « à la chance »
- protéger et ' fermer le corps » contre toute mauvaise influence à la fin d'un traitement

Si qu'un veut avoir la chance, il va faire aussi des bains, parce qu'avec les bains l'eau peut bien pénétrer le corps, parce qu'il est humide. L'idée que tout ce qui entre dans le corps par les pores, les orifices et par voie orale atteint son but, c'est-à-dire la maladie est considérée très efficace.

Pour tous les bains, le marabout dit que la personne qui se lave doit se concentrer et se rendre compte de l'objective de son lavage.

D'autre part l'eau peut être l'objet de crainte, une cause pour des maladies, notamment les infections comme on a vu plus haut.

La population a conscience qu'il y a des maladies qui sont causées par les eaux salées. Mais n'empêche qu'ils le savent, il y a des villages au bord du fleuve Sénégal où les gens continuent à boire l'eau du fleuve parce qu'il a une valeur protectrice ancestrale.

Les significations de l'eau sont nombreuses et importantes et ils font partie de la vie quotidienne.

Résumons :

- les régléments pendant la grossesse
- infections par l'eau
- maladies par l'eau
- traitements : les bains
- purifications
- protections
- fermer et ouvrir le corps

Comme la décrit Heidenreich d'une manière très juste : L'eau peut être porteuse de substances bénéfiques comme maléfiques, être claire, propre, trouble ou sale. ... L'eau est aussi essentielle que l'air que nous respirons ; porteuse de vie dans les pluies ardemment attendues chaque année, mais mortifère dans les inondations, dans les épidémies (Heidenreich 2001).

2.5.3. MST

Les maladies sexuellement transmissibles sont bien connues par toutes les ethnies et sont aussi bien répandues dans tous les villages. Ce sont surtout les femmes qui sont atteintes et qui souffrent le plus. Les gens disent qu'à l'époque le problème n'était pas aussi grave, mais maintenant il y a beaucoup de cas. Ce sont surtout les gens qui voyagent qui sont accusés d'avoir apporté la maladie. Les gens ne font pas une distinction entre les différentes maladies sexuellement transmissibles. Dans leur langage, ils s'expriment toujours en disant qu'ils ont des maux de ventre, pour ne pas être trop précis. Tout ce qui est lié au sexe est des maux de ventre ou bien des infections urinaires.

Il y a un village maure où les femmes sont très pauvres, souvent seules, sans mari et avec des enfants. Elles se trouvent dans une situation défavorable et difficile. Pour mener leur vie elles sont obligées de s'endetter. Par la suite, elles doivent rembourser les boutiques avec 50 % d'intérêt. Si

elles ne peuvent pas payer, elles sont obligées de coucher avec les boutiquiers pour pouvoir payer les dettes et de quoi vivre.

Chez les Soninkés, les MST sont aussi très répandues. Il y a 90 – 95 % d'hommes qui vivent à l'étranger et qui laissent leur femme dans leur village. Souvent ils n'envoient pas régulièrement de l'argent ou bien pas suffisamment et les femmes se retrouvent dans une situation triste. Chez les Soninkés il y a deux types de femmes ; il y a celles qui couchent tous les soirs avec un vieux, toujours un autre du village, souvent les émigrées qui sont revenue et sont en retraite, ce sont eux qui ont l'argent. En échange la femme reçoit toujours quelques sous pour se payer des petites choses personnelles comme des tresses, des tissus, pour se payer les soins etc. C'est cette catégorie de femmes qui est la plus atteinte et c'est toujours l'infirmier qui est au courant de tout cela. Et il y a l'autre type de femme qui a un partenaire permanent avec lequel elle couche une fois par mois et c'est toujours le même. Chez elles les MST ne sont pas trop fréquentes.

Les rendez-vous se font dès le lever du jour et jusqu'à la nuit, de 7:30 jusqu'à 21 heures au-dehors du village ou dans les chantiers ou bien dans un trou où on fait les briques.

Le mari absent est au courant de tout ça, et si la femme tombe enceinte, il va accepter l'enfant comme le sien, mais quand même il faut que tout se passe en cachette et que personne n'en parle. Ce sont les personnes responsables et importantes des villages Soninkés qui enceignent les femmes. Dans les villages Soninké 95 % des femmes font la cour à l'absence de leur mari. L'adultère est au quotidien.

Mais quand les femmes tombent malade, il se pose un autre problème. Souvent elles ont honte d'aller au poste de santé. Un infirmier remarque que chez les Soninkés les femmes sont très timides pour parler de leurs problèmes de santé. Soit qu'elles ne viennent pas ou elles ne disent pas directement à l'infirmier de quoi elles souffrent (voir aussi le chapitre sur l'émigration à l'étranger).

S'il s'agit des hommes Soninkés, il y a certains qui essaient de convaincre l'infirmier qu'ils souffrent d'une bilharziose au lieu d'accepter une MST. Ils disent quand les urines sont foncées que c'est le sang qui est mélangé avec les urines. L'infirmier le laisse uriner dans une petite bouteille pour lui expliquer la maladie et les effets. Mais souvent ils ne veulent pas reconnaître le fait, parce que ce sont des hommes bien respectés dans le village et ils ne veulent pas porter préjudice à leur réputation. Là l'infirmier est obligé de trouver un moyen de les persuader. Il leur fait un traitement d'une MST, pendant qu'eux ils pensent qu'ils reçoivent un traitement d'une bilharziose. Quand le malade est guéri l'infirmier lui montre le médicament avec lequel il l'a traité et lui explique que ce médicament ne traite que les maladies sexuellement transmissibles. Et il confirme qu'il a du succès avec cette méthode.

• Saison sèche

Pendant la saison sèche, d'autres maladies apparaissent que pendant l'hivernage.

D'après la population il y a la fièvre, la fatigue, mais c'est surtout la nourriture qui manque et qui pose des problèmes. Quelques fois la population n'a plus rien à manger.

Avec les vents de l'est et la poussière les gens ont des yeux rouges (pour les éviter les Peuls font des traces aux tempes), ils ont une infection à l'œil et dans ce cas, les gens viennent directement au poste de santé selon un infirmier. Les gens souffrent aussi des infections respiratoires, mais là ils vont chez le guérisseur. Ils ont aussi des vertiges **kelu hori** = cassure de tête, qui sont dus au soleil. S'ils souffrent d'une méningite les gens pensent que les mauvais esprits ont attrapé la personne et ils vont chez le guérisseur.

Remarquons encore une fois :

La première réaction envers une maladie quelconque est toujours d'abord un traitement dans la famille, ensuite chez le guérisseur et si ça ne marche pas ils vont au poste de santé. Mais sur les traitements qu'ils font à la maison, les gens ne parlent même pas parce que ça fait partie de la vie quotidienne. C'est comme les recettes de famille qu'on connaît en Europe.

Dans beaucoup de cas, les gens arrivent au poste au dernier moment. Pourquoi ?

« Parce qu'on se sert d'abord toujours de ce qui est le plus proche ». Et le plus proche c'est la tradition.

2.6. « Maladies traditionnelles »

Nous pouvons diviser les maladies en deux catégories : Il y a des maladies qui peuvent être soignées par l'hôpital **ou** par le guérisseur et marabout, ce sont les maladies qui ont une cause naturelle, par contre la deuxième catégorie sont les maladies qui peuvent être soignées **que** chez le guérisseur ou marabout. Ce sont les maladies qui sont causées par les mauvaises forces. Mais si on se rappelle de ce que nous avons dit plus haut, que toute maladie a deux causes, il est compréhensible, que les gens consultent toujours un guérisseur ou bien un marabout en même temps qu'ils se font soigner au poste de santé. Il y a même les infirmiers dans le poste de santé qui envoient des gens chez le guérisseur ou marabout quand ils voient qu'il s'agit d'une maladie qui doit être traité par ces derniers.

Ici il faut noter qu'il y a des jours où on ne travaille pas, ça veut dire où le guérisseur ne traite pas. C'est le jour de vendredi. Il est interdit pour le guérisseur de traiter les malades et de chercher les médicaments, les préparer et les administrer. Mais même s'il se dit que le vendredi on ne traite pas il se peut que quand une personne très malade se présente chez un guérisseur ou marabout il va la traiter. Aussi on a pu voir que les infirmiers, même si c'est leur jour de repos, traitent un malade quand le problème est urgent. Chez les Soninkés c'est le jour de lundi qu'ils ne vont pas aux champs. Ce n'est pas dû à la religion mais c'est plutôt une habitude chez eux, disant devenu une tradition. Chez les Seereer au Sénégal le jour de lundi est jeudi sont des jours bénis. Et ce sont ces deux jours là où ils se font presque tous les traitements parce que le traitement va être efficace (Burtscher 2001 :202). Même dans le poste de santé le lundi et jeudi il y a un plus grand nombre de consultations (!).

Balebe est l'expression peule pour la « folie ». Il faut noter que toute manifestation d'une personne malade qui ne correspond pas à un comportement « normale » (par exemple la personne peut se déshabiller, elle a un regard lointain et fixé, elle crie fort ...) est considérée comme folie ou bien « crise », mais aussi comme « dépression » dans le sens d'une folie, causé toujours par les attaques de sorciers, djinn, mauvais esprits disons les mauvaises forces en général. Dans des cas comme ça ils disent que l'enfant n'a pas de cœur.

Chez les Maures aussi ils connaissent le même genre de maladie comme le balebe. Ils appellent **he lakhel**, les problèmes des gens de la brousse ou bien **meshnu**, la folie, la maladie des djinns. Eux ils ajoutent que la maladie est due à un trop de sel. Ils caractérisent le malade comme une personne qui parle beaucoup, qui crie, qui manifeste des comportements étranges. La personne peut rester assise et regarder avec un regard fixe et lointain, un genre de crise et la personne a la fièvre. Le sorcier est appelé **selali** ou **massas** qui veut dire quelqu'un qui suce le sang.

Dans ce cas, le guérisseur soigne le malade en lui donnant des différentes plantes à boire pour 7 jours⁹. Après les 7 jours, la personne doit jeter le médicament et si elle n'est pas encore guérie en chercher un autre. Le nom du médicament est **njaram**, ce qui veut dire « boire ». En même temps le malade doit se laver avec des plantes tous les jours sauf le vendredi, parce que c'est un jour de repos, où on ne touche pas les médicaments (voir ci-dessus). Le guérisseur non plus ne va pas chercher des médicaments en brousse un jour de vendredi, c'est interdit.

Les médicaments à boire sont toujours recommandés parce qu'ils purifient l'intérieur du corps, et font sortir la maladie et toute matière qui est « mauvaise » dans le corps. Les maux de tête sont traités par un médicament qu'on boit, pour que par les vomissements, les selles et les urines la maladie soient sécrétées.

Pour le **balebe**, le guérisseur peut faire aussi une fumigation avec le fumé, mais c'est un traitement peu répandu. Si le malade fait la fumigation, il va parler et dénoncer les personnes qui l'ont ensorcelé. Ensuite le guérisseur sera poursuivi par les sorciers qui ont attaqué la personne malade. Le guérisseur devra alors chercher le sorcier pour lui faire vomir sa sorcellerie et lui apprendre la médecine traditionnelle. C'est pour cela que le guérisseur donne rarement une fumigation comme traitement. C'est toujours un problème très délicat de soigner une personne qui est la victime d'une sorcellerie parce que par la suite les sorciers peuvent poursuivre le guérisseur. C'était lui qui a sauvé la personne et ce fait ne plaît pas aux agresseurs. Ça explique aussi que les guérisseurs essaient de se protéger au maximum quand ils soignent une personne ensorcelée.

⁹ Le nombre 7 symbolise le nombre complète, comme les 7 jours de la semaine. Chez les Seereer, le 4 est le nombre de l'homme et le 3 de la femme et le 7 le nombre complet.

Les sorciers sont les gens de la nuit **sukñabe** ou bien **sukunya** (en pulaar) aussi **yarobe yab**. Les mangeurs d'âme (voir ci-dessus) qui sucent le sang, et ensuite diminuent la personne.

La magie se distingue de la sorcellerie de telle sorte qu'il y a un intermédiaire. La magie est toujours demandée par quelqu'un pour attraper une troisième personne. Ils disent qu'on a « travaillé » la personne, on lui a fait un mauvais Gri-Gri. Ils l'appellent **dabari** ou bien **korti**. Par exemple un homme avec le doigt pansé se présente, et dit que c'est un panaris = **fellewere** et la cause est parce que quelqu'un a parlé de lui, ça veut dire lui a jeté un mauvais sort, ça peut être aussi la mauvaise langue ou la mauvaise parole. Les panaris sont toujours considérés êtres causés par le mauvais sort. Le guérisseur « attache » la maladie avec une corde au poignet pour que le bras ne se gonfle pas. Il y a aussi une maladie des yeux = **kunu de ngite**. Cette maladie est aussi due à la mauvaise bouche ou au mauvais œil et là il faut toujours l'intervention d'un guérisseur.

Pour le korti aussi il faut l'intervention d'un guérisseur, cela signifie qu'une personne vient demander à un guérisseur ou bien à un marabout d'envoyer le **korti**. Ça peut être envoyé à quelqu'un jusqu'en Europe en vertu de jalousie ou envie. (Il n'a pas mal d'émigrés là-bas qui se sentent poursuivis par leurs parents et qui se rendent ensuite dans des cliniques psychiatriques.) Le korti est bien reconnu, il plane dans l'air, on peut l'attraper quand on dort la nuit ou bien en pleine journée. Par exemple un grand scarabée noir peut être le korti. On croit qu'il a été envoyé par quelqu'un dans le but de piquer une personne. Mais il y a aussi des gens qui peuvent reconnaître quand l'insecte est envoyé par qu'un. Dans ce cas, ils prennent le scarabée et lui coupent une partie de son corps comme ça on coupe la maladie qui était envoyée.

Il y a aussi pleines des maladies qui sont causées par un mauvais vent, qui provient aussi des mauvaises forces. Souvent le mauvais vent est envoyé par les gens de la nuit pour attaquer une personne. Pour chasser les mauvais esprits ils font une fumigation par vapeur ou bien fumé. C'est l'odeur de cette fumigation qui chasse les esprits. Pour se protéger les gens portent des Gris-Gris.

2.7. Coutumes traditionnelles qui sont liées au corps

Chez les Maures, Peuls et Soninkés il y a certaines pratiques qui sont liées au corps et qui ont une signification soit pour la beauté, soit pour la tradition ou même pour la santé.

Chez les Maures, on voit souvent des gens qui étaient scarifiés sur le front, aussi sur la paupière. Ça se fait pour les maux de tête, les gens croient qu'il y a du mauvais sang dans le corps qui doit être enlevé. Ils mettent du savon et le henné, le henné tire le sang vers la surface. Quand quelqu'un est enflé, ils incisent aussi cette partie pour enlever le sang. Cette idée mène à l'interprétation de la maladie dans le sens de la « pathologie humorale » qui dit que les liquides du corps doivent être en juste proportion, nous en avons déjà parlé.

Les femmes peules, Soninkés et maures font le tatouage des lèvres, des gencives et du menton. Le tatouage des gencives sert à protéger les dents contre la carie, mais est aussi apprécié comme signe de beauté. Chez les Soninké, on trouve de vieilles femmes qui se sont fait un trait du front jusqu'au bout du nez. C'est un signe de leur lignage, ça veut dire une marque de famille. Sinon dans presque tous les cas, les tatouages sont faits pour la beauté. Ce sont les femmes des forgerons qui le font. Quelquefois avec les épines ou bien avec le fruit de l'Acacia albida.

Les Peuls font souvent deux petits traits à côté des tempes. Les deux traces sont appelées **festes de**, ils sont faits pour éviter les yeux rouges mais aussi dans le but de se faire beau.

3. Conclusions

Quelques points importants :

- la croyance traditionnelle sur les causes de la maladie
- pour chaque maladie il y a deux causes, une cause naturelle et une cause surnaturelle qui est une cause sociale
- le rôle important qui joue la médecine traditionnelle → maladies non naturelles et satisfaction côté psychique

- la cause de la maladie décide sur le traitement
- première réaction envers la maladie est toujours aller chez le guérisseur
- la médecine moderne n'est pas rejetée
- l'accueil du malade joue un rôle fondamental
- la confiance entre guérisseur/malade et infirmier/malade est décisive pour la guérison
- l'acceptation de l'infirmier est essentielle
- signification particulière de l'eau : pureté/protection → religion/tradition, danger → tradition (cause pour des maladies)
- l'idée des protections est conforme à l'effet des vaccinations
- règlements pendant la grossesse qui doivent être respectés
- quasi 100 % des accouchements se font à domicile
- pleine d'actes traditionnels autour de l'accouchement
- pratique de la mutilation génitale comme un fait quotidien
- virginité exigée
- problème MST → émigration, mise en cause des règles sociales par les femmes
- la santé de l'enfant préoccupe les femmes
- le sevrage se fait brusque
- problème frappant de malnutrition surtout de l'enfant

pour résumer :

Il ne faut jamais dire à la population de laisser tomber la médecine traditionnelle, quelle que soit la raison ... car on risque de perdre la confiance.

Elle a une importance fondamentale au niveau protectrice, psychique, traditionnel et culturel.

C'est comme avec la religion. Les gens ont abandonné leur religion traditionnelle en faveur d'une autre religion, notamment l'Islam, mais ils n'ont jamais laissé complètement leur religion traditionnelle qui fait partie de leur vie quotidienne et de leur culture. En ce qui concerne la médecine, ils vont se faire traiter avec les techniques de la médecine moderne, si les moyens le permettent mais ils n'abandonneront jamais leur médecine traditionnelle. Elle est très essentielle et peut exister à côté de la médecine moderne et nous n'avons jamais vu la médecine traditionnelle porter préjudice à la personne. Au contraire elle fait partie de la vie en général et ne peut pas être exclue.

De nos jours, nous sommes conscients du fait que, si nous ne tenons pas compte de la médecine traditionnelle et si nous ne considérons pas son rôle important qu'elle joue dans la vie quotidienne à côté des services de santé de base des pays du tiers monde, nous ne parviendrons pas à obtenir une acceptation satisfaisante pour la population concernée. L'importance d'une coopération entre la médecine moderne et la médecine traditionnelle a été exprimée de manière très appropriée par l'experte suisse pour la coopération, Véréna Kücholl, dans un de ces rapports : « Whereas modern health workers attempt to cure diseases of sick persons in an imperative way, traditional healers create an atmosphere of sympathetic understanding and try to restore concord between the patient and culture » (Kücholl 1985). Il est indispensable d'accepter et considérer respectueusement la médecine traditionnelle pour le succès d'un projet de santé.

D. Mouvements de population

1. L'Exode rurale

L'ONS a publié en octobre 1997¹⁰, « les résultats de son Enquête Nationale sur la Migration (ENM) de 1993 ». Ils montrent qu'en 1977, 26,5% de la population résidente ont été recensée en dehors de leur wilaya de naissance. Les migrations internes, en particulier des zones rurales vers les zones urbaines ont culminés les années 1970 en raison de la sécheresse de leur wilaya de naissance est passé de 26,5% à 22,5%. Par contre en 1993 (ONS 1997), la reprise est visible bien que d'une intensité moindre. Le pourcentage a été de 24,2%. Le Guidimakha se distingue comme

¹⁰ Source : ONS : 1977 et 1988 : Recensements généraux de population et ONS : 1993 : Enquête « Les résultats de l'enquête nationale sur la migration ».

l'Assaba et le Gorgol par une augmentation substantielle de ses habitants nés dans d'autres wilayas en 1977 et 1988, suivi d'une baisse au cours de la période 1988-1993.

L'exode rurale temporaire prend lieu surtout pendant la saison sèche. Si on divise par ethnies ce sont surtout les Maures qui se dirigent vers les grandes villes au Nord de la Mauritanie notamment Nouakchott, Nouadhibou et Zouérate. Les Peuls essayent de trouver de petits travaux dans les villes de leur région, mais il en a ceux qui partent aussi vers le Nord. On trouve les Soninkés un peu partout, soit dans les grandes villes où ils occupent des quartiers pur Soninkés et où le nombre d'émigrés est plus bas, comme à l'émigration.

2. Transhumance et Mouvement agricoles

Malgré une diminution considérable du cheptel pendant la sécheresse (les estimations de perte se situent au dessus de 50%) le déplacement vers le sud des troupeaux nomades, a provoqué une dévastation locale de l'environnement. Par sa situation frontalière avec le Mali et le Sénégal, le Guidimakha est traversé de part en part par des flux de transhumance. A partir d'avril, les nomades de l'Assaba descendent vers le fleuve ou bien vers le Mali, tandis que ceux du Gorgol à l'ouest se dirigent vers l'est vers le Mali. Troupeaux et hommes font le trajet inverse à la fin de l'hivernage, c'est à dire en septembre et octobre. Durant cette période, les accrochages traditionnels entre agriculteurs et nomades sont encore plus nombreux et peuvent finir dans le sang. Que ce soit pour un problème d'accès aux puits ou de divagation des animaux, ils entraînent une grande frustration chez les sédentaires, Peules et Soninkés, qui affirment avoir systématiquement tort devant la justice, celle-ci étant, il est vrai comme partout en Mauritanie, essentiellement constituée de Maures. Ce flux oblige à une surveillance constante et les agriculteurs campent pendant des mois loin de leur village dans l'unique but de protéger leurs champs.

3. Emigration à l'extérieur

L'émigration est d'abord et essentiellement orientée vers l'Europe (France, Italie, Espagne et Allemagne) ensuite l'Afrique Centrale (RDC), l'Afrique de l'ouest (Sénégal, Côte d'Ivoire, Gambie, Gabon) et enfin le Maghreb (Libye).

Si les Soninkés sont plus présent en Europe, les Arabes et les Peuls semblent être majoritaires en Afrique occidentale et centrale, et au Maghreb. Bien qu'ils soient difficiles à chiffrer les ressortissants du Guidimakha immigrés, principalement en Occident et en Afrique, représentent incontestablement plus de la moitié des travailleurs mauritaniens à l'étranger.

La principale raison de la migration est économique. C'est pourquoi, les migrants :

- transfèrent des capitaux et des devises pour la wilaya
- créent des associations de développement villageois
- investissent sur le plan économique véhicule de transport, moulins à mil, magasins de consommation ...
- investissent sur le plan social (dispensaires, écoles, puits communautaires)
- construisent des mosquées
- contribuent à la création et au développement du secteur informel d'échanges monétaires.

L'émigration est une particularité chez les Soninké. Pour eux l'émigration n'est pas seulement une question d'économie mais plutôt une question de prestige. Dans la plupart des villages 90 – 95% des hommes vivent à l'étranger. En France ils travaillent surtout dans les grands usines de fabrications d'automobiles, dans la construction, dans les entreprises de nettoyage, dans les cantines et dans le métro comme techniciens de surface. Il n'est pas rare de rencontrer des villages peuplé que des femmes et enfants. Soit le père vit en émigration et le fils est dans le village ou bien le fils est à l'étranger est le père est au village pour gérer ce qui sera envoyé dans la suite. Celui qui est dans le village s'occupe des travaux champêtre. Si quelque chose manque, surtout pendant la saison sèche, soit du riz, le poisson sec, l'huile le parent qui est à l'étranger va envoyer l'argent pour compléter le stock. Il se peut aussi qu'un membre de la famille ouvre une boutique pour fructifier le peu qu'il gagne. Même si le commerçant gagne quelque chose avec le commerce, il va travailler au champs pendant l'hivernage. Dès qu'un père de famille rentre dans son village, il aura une autre membre de sa famille qui sera en émigration pour assurer les

revenus. Dans très peu des cas le mari amène sa femme ou les enfants. Le plus souvent les hommes partent seuls et viennent tous les 2 ou 3 ans pour visiter leurs femmes. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'immigration, avec son approche d'autres cultures ne change rien aux habitudes et comportements des hommes Soninkés. Une fois parti les Soninkés se retrouvent dans le pays et vivent entre eux dans les foyers à Paris ou Beauvais et reproduisent les mêmes schémas. De retour au village, ils retrouvent avec soulagement le système traditionnel. Seulement les femmes qui ont suivi leur époux en Europe nous laissent douter des tensions. Là-bas elles se sont initiées aux droits des femmes, à une justice protectrice et de retour au village, elles acceptent mal le rôle qui leur est dévolu. Un impact grave de l'émigration sur la vie au village est que les femmes qui sont restées seules en arrière vivent une certaine sorte de « dépression » (voir chapitre IV.B.2.5.3. MST). Elles vivent une solitude et quelque fois même une profonde tristesse pendant plusieurs années surtout les jeunes femmes, nouvelles mariées, qui doivent rester dans la famille de leur mari. Quelque fois il se peut que la femme rentre dans sa famille après que le mari est retourné à l'étranger.

Bibliographie :

Ademuwagun et al. (eds.): African Therapeutic Systems. Crossroads Press, Waltham, Massachusetts 1989.

Augé Marc: Ordre biologique, ordre social: la maladie forme élémentaire de l'événement. In: M. Augé et C. Herzlich: Le sens du mal. Ed. des Archives Contemporaines, Paris 1984, 35-91.

Belvaude, Catherine : La Mauritanie. Karthala, Paris 1989.

Bradley P ; Raynaut, C. ; Torrealba, J. : Le Guidimakha Mauritania. Diagnostic et Propositions d'action. L'Harmattan, Paris 1977.

Burtscher, Doris : no and no rimeem. Ich bin im Wissen geboren. Leben und Arbeit eines traditionellen Heilers der Seereer Siin, Senegal. Diss. Wien, 2001.

Chasse, Francis de : L'étrier, la houe et le livre. Sociétés traditionnelles au Sahara et au Sahel occidental. L'Harmattan, Paris 1993.

Claisse-Dauchy, Renée: Médecine traditionnelle du Maghreb. Rituels d'envoûtement et de guérison au Maroc. L'Harmattan, Paris 1996.

Epelboin, Alain et Sylvie: Malades et Thérapeutes dans l'univers Peul Bande. Environnement Africain, Etudes et Recherches N° 78-25, Mai 1978 Enda, Dakar.

Fasse, Elisabeth, Mercat, Laurent : Diagnostic de l'Élevage dans le Guidimakha. Vétérinaires Sans Frontières et Inter-ANG. St. Jeannet, 1994.

Heidenreich, Felicia: L'eau qui soigne – Réflexions sur la place singulière de l'eau dans les soins d'un guérisseur seereer. In: l'autre – Cliniques, cultures et sociétés, 2001, Vol. 2, n° 2: 291-299.

Imperato, P. J. and Traoré, D.: Traditional Beliefs about Smallpox and its Treatment in the Republic of Mali. In: Ademuwagun et al. (eds.): African Therapeutic Systems. Crossroads Press, Waltham, Massachusetts 1989, 19-21.

Kleinman, Arthur: Patients and Healers in the Context of Culture. An Exploration of the Borderland between Anthropology, Medicine, and Psychiatry. Univ. of California Press, Berkeley, Los Angeles, London, 1981.

Küchholl, Verena : Ethnomedical evaluation in Lesotho 1984-85. Paray Hospital, Thaba-Tseka, 1985.

Laure, Dominique : L'approvisionnement en eau potable dans le Guidimakha. Etat des lieux et analyse de la problématique dans une région de Mauritanie. Collection Etudes et Travaux. Editions du GRET, Paris 2000.

MDRE/GTZ/ARGE ECO-IRAM : Projet Guidimakha : Recueil Socio-économique. Rapport Final. Février – Juin 2001, Nouakchott.

Ministère de l'Intérieur, des Postes et Télécommunications. Commissariat aux Droits de l'Homme, à la Lutte Contre la Pauvreté et à l'Insertion : Programme de Développement intégré et durable de la wilaya du Guidimakha (2000-2002). Nouakchott, 2000.

Ministère du Plan. Direction des Ressources Humaines. Dah Ould Kattar, Saleck Ould Sabou MAU/92/P02. Monographie de la Wilaya du Guidimakha.. Nouakchott 1995.

Ministère de la Santé et des Affaires Sociales, UNICEF : Guide de formation à l'intention du personnel de santé chargé de la vaccination. Nouakchott.

Ministère de la Santé et des Affaires Sociales :

Décret : 92-027. Nouakchott, 16 Juillet 1992.

Arrête : N° R 387 : Nouakchott, 24 Août 1993.

Décret : 140.2000 : Nouakchott, 17 Décembre 2000.

Prinz, Armin : Die traditionelle Heilkunde der Azande Nordost-Zaires. In: Mitt. Österr. Ges. Tropenmed. Parasit. 6, Wien 1984, 143-155.

Rabain, Jacqueline : L'enfant du lignage. Du sevrage à la classe d'âge chez les Wolof du Sénégal. Payot, Paris (1979) 1994.

Simard, Gisèle : Petites commerçantes de Mauritanie. Voiles, perles et henné. Karthala, Paris 1996.

Zempleni, Andras : La « maladie » et ses « causes ». Introduction. L'Ethnographie 81/96-97, 13-44.